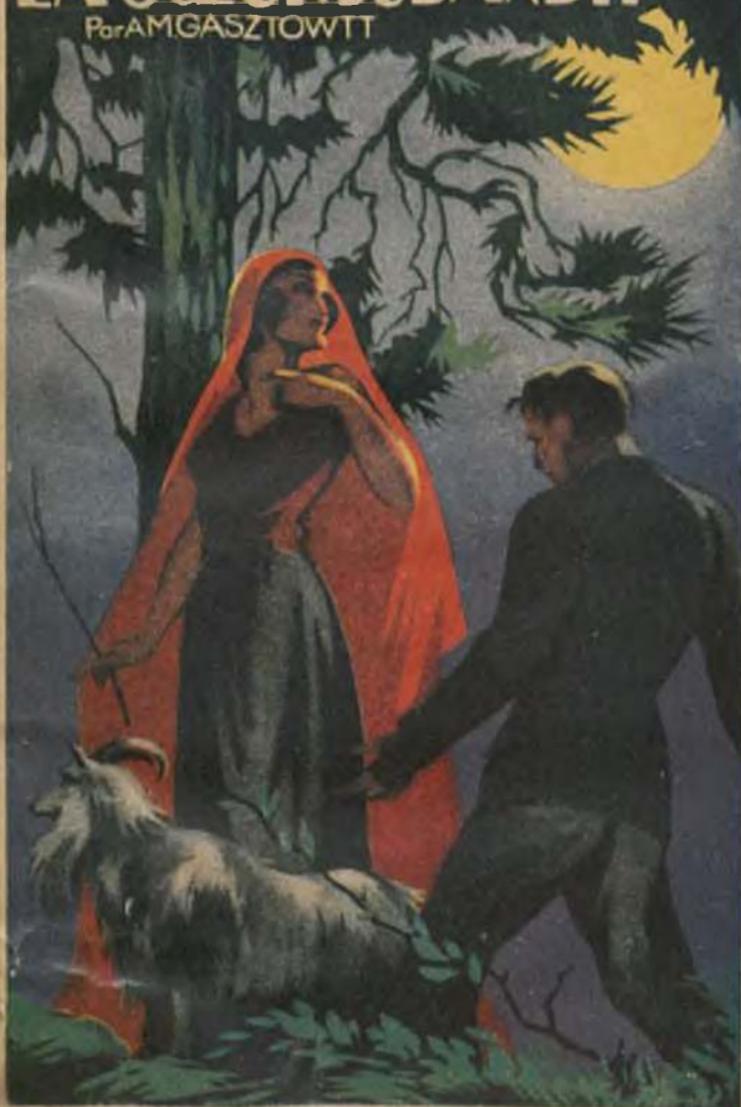


LA SOEUR DU BANDIT

Par AMGASZTOWTT



1 fr. 50



Éditions du
Pelit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS. XIV^e

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissent en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de
roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeune

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPÉCIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

c92747

**LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION**

"STELLA"

- Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage*.
 Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches*.
 Claude ARIELZARA : 258. *Frintemps d'amour*.
 A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.
 Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise*. — 288. *Nadia*.
 A. BAUDIGNÉCOURT : 301. *Routes incertaines*.
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales*.
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
 Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindrox*.
 Jean de la BRÈTE : 3. *Réver et Viore*.
 André BRUYÈRE : 223. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousine Raisin-Vert*. — 306. *Sous la Bourrasque*.
 Anda CANTEGRIVE : 252. *Lyné-aux-Roses*.
 R.-N. CAREY : 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.
 François CASALE : 286. *La Maison de nacre*.
 Thérèse CASEVITZ : 303. *Chacun son bonheur*.
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 209. *Le Vœu d'André*. — 216. *Pétil d'amour*.
 Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable*.
 M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort*.
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith*.
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Herovic, mécano*. — 275. *Une petite reine pleurait*.
 H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour*. — 280. *Je ne veux pas aimer !*
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*.
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre*.
 Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Emine*.
 Zénaïde FLEURIOT : 313. *Loyauté*.
 Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu*. — 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu*. — 302. *L'Appel du passé*.
 Jacques GRANDCHAMP : 176. *Maldonne*. — 232. *S'aimer encore*. — 267. *La Malle des Iles*.
 Jean HERICART : *Les Cœurs nouveaux*.
 M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie*. — 289. *Les Cendres du cœur*.
 Jean JÉGO : 228. *Mieux que l'argent*.
 Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir*.
 H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres*. — 292. *Un Etrange Secret*.
 Geneviève LECOMTE : 273. *Les Roses d'automne*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage*. — 296. *Dentse*.
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette*.
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés*. — 304. *Le Mystérieux Chemin*.
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur*.
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain*. — 266. *Dette sacrée*. — 281. *Plus haut !*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur*.
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur*.
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur*.
Florence O'NOLL : 295. *La Vasque aux colombes*.
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fait*.
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitté*.
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
Claude RENAUDY : 257. *L'Aube sur la montagne*.
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs*. — 283. *Un Déguisement*.
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse*.
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne*.
Isabella SANDY : 49. *Maryla*.
Pierre de SAXEL : 270. *Le Secret*. — 284. *Une Belle-Mère à tout faire*.
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette*.
Jean THIÉRY : 282. *Celui qu'on oublie*.
Mario THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire*.
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la Symphonie*.
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour*. — 29. *Printemps perdu*. — 36. *La Pellote*. — 42. *Odette de Lymalle, femme de lettres*. — 50. *Les Mauvais Amour*. — 61. *L'Inutile Sacrifice*. — 80. *La Transfuge*. — 97. *Arlotte, jeune fille moderne*. — 122. *Le Droit d'aimer*. — 144. *La Roue du moulin*. — 163. *Le Retour*. — 189. *Une toute petite Aventure*.
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire*.
C. de VÉRINE : 255. *Telle que je suis*. — 274. *La Chanson de Gisèle*.
A. VERTIOL : 276. *La Revanche de Nysette*.
Vasco de KEREVEN : 247. *Sylvia*.
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette*.
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres*.
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue*.
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté*. — 251. *L'Eglantine sauvage*. — 300. *Être princesse !*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.
Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

C92747

Anne-Marie GASZTOWTT

La Sœur du Bandit

Roman inédit



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV)

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY



UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

LA SŒUR DU BANDIT

PREMIÈRE PARTIE

I

DÉPART

Dans la chambre banale qu'il occupait à Marseille, au-dessus du vieux port, Daniel Saviniac rêvait tristement. Accoudé à sa table de travail, son regard errait au hasard sur ces mâts, ces voiles, ces bateaux, sur ce prestigieux horizon marin qui offrait, dans son ensemble, une telle « invitation au voyage », et il se disait qu'il ferait bon partir ainsi, loin de tout, s'évader des contraintes sociales, du labeur fastidieux,

des hypocrisies et des servilités, de tout ce qui pèse si lourdement sur les épaules d'un être jeune, sans fortune, sans amour...

Ingénieur au service d'une grande compagnie forestière, Daniel Saviniac avait été nommé à Marseille dix-huit mois auparavant. Il y avait vécu assez péniblement, au hasard de vagues camaraderies, de relations ennuyeuses ;... mais représentant tout à fait, par sa situation et par sa famille, le type achevé du « jeune homme à marier », il s'était trouvé tout naturellement « happé », il y avait à peu près trois mois, par une enragée « marieuse », tante d'un de ses amis, chez laquelle il avait rencontré « la jeune fille exquise » qui, disait l'excellente dame, devait faire le bonheur de sa vie. Isolé, sans appui à Marseille, souffrant de la solitude du cœur, Daniel était tombé bien facilement dans le piège. Il avait fait sa demande. Agréé par les parents et par la jeune fille, il avait été reçu dans cette maison, pendant plusieurs semaines, comme un fiancé, sans, d'ailleurs, que rien n'ait été officiellement fixé. Il s'était attaché à celle qui, croyait-il, allait être bientôt sa femme et qui joignait à un assez joli visage une tête et un cœur d'oiseau. Puis, brusquement, l'avant-veille, il avait reçu de son futur beau-père un mot très sec lui annonçant que ces fiançailles étaient rompues, que sa fille comprenait finalement que leurs deux caractères

n'étaient pas faits pour s'entendre et qu'elle lui rendait sa parole.

Le malheureux avait été d'abord effondré, se demandant quelle maladresse il avait bien pu commettre auprès de sa fiancée, ou de quelle calomnie il avait pu être victime, quand, le soir même, il apprit par un tiers qu'un nouveau candidat, beaucoup plus avantageux, s'était présenté, et que toute la famille avait couru avec enthousiasme « au plus offrant ». C'était, d'ailleurs, à se demander si la comédie par laquelle on avait attiré Daniel Saviniac n'avait pas été uniquement montée pour arriver à ce résultat et provoquer la décision d'un hésitant.

Bref, cette histoire laissait le jeune homme dans un état d'accablement douloureux. Non seulement il souffrait dans sa fierté d'homme qu'on avait vilainement blessée, dans son amour sincère et vrai dont on s'était joué, mais encore sa compréhension de la vie et du monde en était profondément atteinte. Était-ce là tout ce qui attendait un cœur honnête et épris? Les femmes ne savent-elles que trahir, et, sous le couvert de l'éducation et de la correction mondaines, les jeunes filles des meilleurs milieux ne valent-elles pas mieux que les autres?

Evidemment, Daniel n'était pas de ces hommes qui, dans des circonstances analogues, n'envisagent que le meurtre ou le suicide. Peut-

être aussi sa passion n'avait pas été assez violente pour le pousser à ces extrémités. Il était seulement las et dégoûté de tout, désireux de fuir le plus loin possible pour ne plus voir tous ces gens qui l'avaient fait souffrir. C'était un délicat et un tendre, un de ceux-là pour lesquels la vie doit être si cruelle et qui sont appelés à recevoir tant de coups sans en rendre. Pauvres êtres, à la fois malheureux et privilégiés, qui ne vivent que par les réactions de leur sensibilité et qui, par là même, sont voués presque forcément à la solitude morale et à la détresse de l'amour.

L'aspect physique de Daniel Saviniac accentuait encore cette impression. Son visage blond et pâle, ses traits fins, ses yeux clairs lui donnaient un air général de faiblesse et d'extrême douceur. Cependant il était grand, et son profil avait une netteté qui faisait augurer chez lui une certaine force d'énergie et de décision.

Il était livré à ses réflexions pénibles, quand il entendit frapper à sa porte. Il se leva, alla ouvrir et se trouva en face d'un de ses collègues, ingénieur comme lui et employé par la même Société : Germain Pagès.

— Qui t'amène? dit-il d'un ton qui voulait être cordial, mais qui, malgré lui, décelait une infinie lassitude.

— Un gros ennui, répondit l'autre, sans cher-

cher à donner à sa visite quelque spécieux prétexte. Figure-toi que je viens d'être désigné pour aller diriger une exploitation forestière en Corse... Oui, en Corse, a-t-on idée de ça? et dans le plus sale coin du maquis par-dessus le marché! Or, tu sais que je suis marié depuis un an, que ma femme attend un enfant dans deux mois, que sa santé donne des inquiétudes... Alors, tu me vois partant là-bas en ce moment, seul naturellement, car il ne peut être question ni de la faire voyager, ni de l'emmener dans ce trou perdu, loin de tout, un vrai pays de sauvages!... Je suis désespéré!... Alors, je me suis rappelé que tu connaissais un de nos administrateurs de Paris, le baron Coffet, je sais qu'il est tout puissant..., je m'adresse donc à toi, au nom de l'amitié. Ne pourrais-tu pas lui présenter les choses telles qu'elles sont, me permettre d'obtenir un délai de six mois?... Tu vois ma situation... Mais pourquoi ne me réponds-tu pas?

Saviniac, l'œil toujours fixé sur le large, semblait absent. À la demande directe de son camarade, il sursauta, puis dit posément :

— Ce départ constitue-t-il un avancement, une faveur? Est-ce à cause de tes capacités spéciales qu'on t'envoie là-bas?

— Pas du tout! c'est, au contraire, parce que je suis le dernier nommé que j'assume cette corvée...

— Alors, si tu trouvais quelqu'un d'autre qui voudrait permuter avec toi, tu pourrais rester...

— Bien sûr ! Mais tu penses bien que pour aller en Corse, au fond du maquis, je n'ai aucun espoir de ce genre.

Saviniac resta une minute silencieux, puis il reprit :

— Moi, je veux bien partir à ta place !

L'autre bondit :

— Toi ! tu es fou !... Toi qui as de l'avenir ici, qui es très bien coté !... Qu'est-ce qui te prend ? Ah ! non ! ce n'est pas cela que je suis venu te demander, tu déplaces par trop la question !...

Saviniac se pencha vers lui, le regardant droit dans les yeux, tristement, sérieusement, et il murmura d'une voix grave :

— C'est une requête que je t'adresse. Crois-moi, je veux partir..., j'en ai assez d'ici, je veux m'en aller...

Et, oubliant Germain Pagès, il regardait de nouveau la mer... Tout bas il répétait cette phrase misérable de tous ceux qui souffrent :

— Je veux m'en aller..., je veux m'en aller.

— Ah ! s'il en est ainsi, mon vieux, fit l'autre, je ne proteste plus, mais tu peux dire

que tu me tires une fameuse épine du pied ! J'espère que tu n'auras pas d'ennuis pendant ton séjour là-bas... En tout cas, tu me rends un fier service !...

Quinze jours plus tard, sur un mauvais bateau, Daniel Saviniac partait pour la Corse, le cœur léger.

II

PREMIERS HORIZONS

A une cinquantaine de kilomètres de Sartène, dans le coin le plus sauvage du maquis corse, se trouve une zone forestière actuellement en pleine exploitation. C'est une région assez montagneuse, et l'altitude a permis aux essences sylvestres de s'y développer plus facilement. On y trouve des arbres plus grands et plus forts que dans l'ensemble du maquis proprement dit. C'est ce qui a motivé les installations industrielles qui commencent à s'y organiser. Mais, de toutes parts, la courte brousse méditerranéenne, sorte de lande inculte et pauvre, s'étend autour de cette masse plus sombre et empêche toute vie agricole, toute agglomération. Ce ne sont que ravins abrupts, couverts d'une herbe rare ; à peine de routes, rien que de mauvais sentiers, bons seulement pour les chèvres... Même en automobile, on peut rouler pendant des heures sans rencontrer âme qui

vive. Ça et là, éparses dans la campagne et séparées par de très longues distances, se dressent des chaumières à demi éboulées; les pierres disjointes qui les constituent se confondent avec la roche à laquelle elles s'agrippent. Sur le seuil, souvent, une vieille femme s'avance et, d'un œil soupçonneux, regarde le voyageur. Elle appartient toujours au même type : sous le grand châle noir apparaît un visage de sorcière, effroyablement ridé, un nez en bec d'aigle, des yeux noirs aux lueurs étranges... Parfois, après avoir bien examiné l'étranger, elle rentre dans sa cahute en poussant un grand éclat de rire, méprisant et railleur, qui, dans cette misère et ce délabrement, laisse au cœur une impression sinistre...

Les gens qui vivent là, seuls, terrés, presque maudits, n'ont comme ressources qu'un maigre champ, leurs chèvres, la chasse..., et, la plupart du temps, il faut bien l'avouer, la rapine. C'était autrefois le pays d'élection des fameux bandits. Nul ne venait les poursuivre au fond de ces solitudes, dans ces rochers si difficiles d'accès et qui furent le théâtre de bien des « vendettas » atroces et cachées. Aujourd'hui les bandits sont moins à redouter ; la police les traque de tous côtés, mais cependant ce n'est que l'occasion qui leur manque, car il est encore, dans ces mesures, bien des hommes sans peur ni scrupules qui ne demanderaient

pas mieux que de continuer la bonne vie des ancêtres ! D'ailleurs, le banditisme évolue. Tout en devenant moderne, il reste encore à craindre et se présente le plus souvent sous la forme de chantage exercé sur les industriels qui ont à faire dans ces régions.

C'est après trois heures d'auto et une heure et demie de mulot que Daniel Saviniac parvint au lieu de sa résidence qui se trouvait située sur la lisière de la forêt, face à l'étendue rousse du maquis, au flanc du ravin. Le soir d'automne tombait, l'heure était triste et le paysage d'une désolation infinie. La maison que la Compagnie offrait à l'ingénieur était à peine plus confortable que les toits croulants des paysans d'alentour. C'était un logis bas et sombre ; on entrait d'abord dans une cuisine vaste, mais mal éclairée, où rougeoyait un grand feu ; cette pièce communiquait avec une petite salle à manger qui formait bureau, et, derrière, s'ouvrait la chambre à coucher dont la fenêtre donnait sur un ravin plein d'ombre, en pente abrupte. Un peu plus loin, abritées par d'autres roches, les maisons des ouvriers se groupaient en agglomération misérable. Une vieille femme, ridée et sardonique, comme toutes celles du pays, devait tenir le ménage de Saviniac. A vrai dire, celui-ci ne fut pas trop désagréablement impressionné par ce sordide campement. Il était si heureux d'avoir

quitté Marseille, d'être débarrassé de toutes les conventions dont il souffrait, de se sentir ici libre, indépendant, loin de tout, qu'il voyait les choses en beau... Le pays lui plaisait, cet air vierge et pur des hauteurs lui gonflait les poumons, lui insufflait même une espèce d'énergie et d'entrain, rares chez lui... Aussi répondit-il gaiement au contremaître qui lui faisait visiter l'exploitation et qui se plaignait de toutes les difficultés dont on était abreuvé en ce pays perdu.

— Eh bien ! Eh bien ! mon ami, nous y remédions, vous verrez... L'essentiel est de se mettre à l'ouvrage de bon cœur...

— Ce n'est pas cela qui nous manque, Monsieur, je vous le jure ! mais, ici, tout nous fait défaut... Vraiment, je vous assure qu'il y a des jours où l'on a peur de devenir fou... Et puis, et puis, Monsieur sait bien..., le pays n'est pas sûr...

— Oh ! coupa Saviniac, vous n'allez pas me parler des bandits ! C'est un mythe auquel personne ne croit plus... Ils n'existent plus qu'en France..., au cinéma !

— Vous pouvez rire, Monsieur, mais — l'homme baissa la voix — vous en verrez encore par ici, des bandits ! ou plutôt vous ne les verrez pas, mais vous entendrez parler d'eux.

— Tant mieux ! je serai enchanté de les con-

naître... S'il n'y en avait pas encore quelques-uns en Corse, ce ne serait vraiment pas la peine de faire le voyage...

— Vous vous moquez de moi, Monsieur, mais, je vous assure, c'est un sujet sérieux, et vous ne tarderez pas à vous en apercevoir. Votre prédécesseur était comme vous : il ne faisait pas attention à tout ce que je lui disais, mais je crois bien qu'il en a été puni !...

— Comment cela ?

— Dame ! vous savez, on l'a trouvé mort, un matin, dans son lit... A vingt-neuf ans, c'est pas ordinaire ! Le médecin de Cargèse a dit qu'il avait une maladie de cœur, mais, entre nous, le médecin de Cargèse, il n'est pas bien fort !... Ici, on a toujours cru qu'on l'avait empoisonné.

Savinia haussa les épaules ; malgré tout, il ne put réprimer un léger tressaillement, et, le soir, quand il s'étendit dans son lit solitaire, au-dessus du ravin, il ne se sentit pas très tranquille ; mais il était jeune, bien portant, il avait fait une longue course au grand air, aussi tomba-t-il bientôt dans un profond sommeil qui lui fit oublier toutes les prévisions de mauvais augure.

Le lendemain matin, la lumière unique du ciel, la splendeur de l'horizon tragique qui se déroulait sous ses yeux suffirent à effacer mieux encore ses préoccupations de la veille. Il les

mit au compte de la fatigue, des superstitions paysannes, d'une nervosité passagère... Bref, il n'y pensa plus, et les jours, puis les semaines s'écoulèrent sans que Daniel Saviniac eût vraiment à regretter la décision qu'il avait prise de venir vivre dans ce coin perdu du maquis corse. L'exploitation marchait bien ; il était content de ses ouvriers, la direction l'avait félicité... De plus, il s'était organisé une vie qu'il estimait agréable. Il avait fait venir les livres qu'il aimait, et, le soir, dans sa cahute solitaire, près du grand feu que lui allumait la vieille servante, il se pénétrait de poésie et de philosophie. Cette vie de demi-rêve et d'imagination lui plaisait, car, peu apte à l'action, et d'un caractère plus sensible que pratique, il goûtait la joie de se réfugier dans ce monde des livres. Trop souvent, jusqu'alors, les obligations de la vie mondaine ou les conventions de la société avaient empêché Daniel de se livrer ainsi à ce besoin de repliement sur soi-même. Ici, rien ne le gênait, et il s'y abandonnait avec volupté. Son travail même ne le ramenait pas trop brutalement aux exigences de la réalité, car, pour visiter les coupes de bois, il devait faire de longues courses dans des régions sauvages zébrées de bois et de ravins, et il n'est rien de tel que ces marches interminables dans la campagne, seul avec soi-même, en face d'un horizon pathétique,

pour exalter l'âme au-dessus des sentiments communs, pour l'enivrer d'absolu et d'éternel.

Ainsi, Daniel Saviniac était heureux, ou, du moins, dans cette âpre vie, il oubliait l'ardente aspiration au bonheur qui déchire toute jeunesse... Il pouvait penser maintenant à ses fiançailles, si brusquement rompues, sans éprouver la moindre souffrance, et il poursuivait, dans ses lectures, des rêves de passion, des héroïnes imaginaires qui n'avaient pas de peine à supplanter dans son cœur la petite bourgeoise vaine et cupide par laquelle il avait été dédaigné.

Il jouissait donc de ce calme, lorsqu'un soir d'hiver, assez rude dans ces montagnes, ayant envoyé se coucher la vieille femme qui le servait, il avait préféré veiller dans la cuisine. Il lisait, tournant le dos à la porte et les pieds appuyés sur les chenets. A un moment, un coup de vent plus fort ébranla la maison, et, machinalement, Daniel se retourna vers la porte dont le pêne avait comme gémi sous l'action de la bourrasque... Sans penser, son regard tomba sur un mince feuillet blanc qui se glissait sous la rainure, au ras du sol...

— Tiens, qu'est ceci ? dit-il. Comment a-t-on déposé une lettre sans frapper ?

Il se leva tranquillement, alla ramasser l'en-

veloppe et revint sans hâte sous la lampe pour lire le message qu'elle contenait.

Au fur et à mesure qu'il en prenait connaissance, son visage manifestait différents sentiments : d'abord la surprise, puis le dédain, enfin la raillerie mêlée de colère et d'indignation.

— Ah ! bien, par exemple ! c'est trop fort ! ne put-il se retenir de prononcer tout haut. Si ce personnage croit que je vais me soumettre à ses volontés..., il se trompe !

Savinia relut encore la lettre, comme pour s'en pénétrer, et resta un moment rêveur devant l'âtre... Ne trouvant plus de goût à reprendre la lecture interrompue, il alla finalement se coucher, non sans avoir mis la fameuse lettre dans le tiroir de son bureau qu'il ferma à clé.

Étendu sur son lit, sa lumière éteinte, Daniel ne pouvait dormir ; les termes du laconique billet glissé mystérieusement sous sa porte dansaient devant ses yeux et revêtaient une allure fantastique et terrifiante ;

Vous êtes sommé de déposer la somme de vingt mille francs, après-demain soir, au pied du cyprès qui se trouve au tournant du chemin menant à votre maison. C'est la contribution fixée par moi à l'égard de tous ceux qui exploitent la forêt, c'est-à-dire mon domaine propre. Le moindre retard, la moindre défaillance dans l'exécution de cet ordre

seront punis de façon exemplaire, soit dans votre personne ou celles de vos ouvriers, soit dans votre entreprise.

Signé : Antonio BORGHESI.

« Borghesi?... Borghesi?... » Ce nom disait quelque chose à Saviniac. Il se rappela l'avoir entendu prononcer récemment, dans une réunion, à Vizzavone, comme celui d'un bandit célèbre qui terrorisait la région depuis plusieurs années... Il n'y avait pas cru alors et avait mis cette réputation sur le compte de l'imagination des fonctionnaires qui lui en avaient parlé... Mais aujourd'hui il se trouvait en face, pourrait-on dire, du personnage lui-même... Qu'allait-il faire?... Il ne songea pas une minute, d'ailleurs, à obéir à l'ordre du bandit. Jamais il ne lui serait venu à l'idée de déposer ces vingt mille francs à l'endroit indiqué. Il n'était pas assez riche pour se permettre de prendre ce don sur sa fortune personnelle, et, d'autre part, il aurait pensé commettre un vol véritable vis-à-vis de la Société s'il avait fait porter cette contribution sur les capitaux dont il pouvait disposer. D'ailleurs, au fond, n'était-il pas victime après tout de quelque mystification? C'était cette idée qui devenait en lui peu à peu dominante et qui le rassurait... On avait voulu se moquer de lui, peut-être, et le mieux serait, sans doute, de laisser tomber l'affaire...

Pourtant, si c'était vrai? Ce qu'on lui avait dit de Borghesi, et en général de tous les bandits, était tout à fait conforme à cette façon d'agir. Il se pouvait très bien que la lettre fût authentique et que quelqu'un vînt chercher, sous le cyprès, le dépôt exigé... En cette occurrence, que faire?...

Si Daniel Saviniac, dans ses affaires personnelles, ne savait pas, parfois, déployer l'énergie qui caractérise le jeune homme moderne, c'était parce qu'il vivait trop en lui-même, qu'il avait trop de scrupules, trop de délicatesse morale et sentimentale, mais quand il s'agissait de ce qu'il croyait être son devoir, il n'hésitait plus, et cet être frêle se révélait un véritable homme d'action...

Après avoir donc bien réfléchi à l'étrange aventure dans laquelle il allait avoir, bien malgré lui, un rôle à jouer, il décida de se rendre, dès le lendemain matin, à Sartène. Il y verrait le substitut qu'il connaissait d'ailleurs quelque peu déjà, et il le mettrait au courant. Puisque la justice française était décidée, il le savait, à mettre fin au banditisme corse, il devait s'y prêter le plus possible, quelles que fussent les suites désagréables qui en résulteraient pour lui. Daniel Saviniac pouvait craindre les surprises du destin, il n'avait pas peur d'un danger proche et réel, aussi, sa décision prise, il finit par s'endormir, et, le lendemain, il se ré-

veilla frais et dispos, prêt à partir pour Sartène.

Le substitut de Sartène était un de ces petits jeunes gens faits en série, sûrs de soi, poseurs, infatués de leur jolie personne et de leur mince savoir, en un mot, infiniment désagréables. Il lissait sans cesse soigneusement ses cheveux noirs et calamistrés, tandis qu'un sourire figé rendait sa physionomie régulière, mais sans intérêt, plus banale encore. Il reçut Saviniac avec une nuance d'affabilité dédaigneuse qui correspondait exactement à la considération... mitigée qu'il avait pour le jeune ingénieur.

Sa communication lui fit le plus vif plaisir, car, nouvellement promu dans la carrière, il rêvait de se signaler par quelque exploit, et l'arrestation éclatante de Borghesi serait tout à fait apte à mettre en valeur ses qualités d'intelligence, de perspicacité et de décision. Cependant, comme il convenait à un personnage si plein de lui-même, ce fut d'un air grave de premier président qu'il écouta Saviniac ; il ne manifesta, ainsi qu'il se doit, ni étonnement, ni satisfaction, mais après avoir, pour la forme, mûrement médité, le front dans sa main, il releva la tête et prononça de façon péremptoire :

— Voici, mon cher ami, ce que nous allons faire : j'ai quelques hommes sûrs qui vont vous suivre..., peut-être me déciderai-je à aller moi-

même surveiller l'opération ;... l'œil du maître, vous savez..., ajouta-t-il avec un fin sourire. En ce cas, vous serez bien aimable de m'offrir l'hospitalité. Il se peut très bien que Borghesi, en personne, vienne chercher la somme qu'il exige de vous, et, dans ce cas, la capture serait d'importance et vaudrait bien qu'on se dérangeât. D'ailleurs, ce que vous me dites-correspond assez bien à mes rapports de police. On me signale en effet la présence de Borghesi dans votre région ; de plus, voilà plusieurs mois qu'il n'a pas accompli de coup vraiment fructueux, et il doit avoir évidemment besoin de ressources. Retournez donc chez vous cette nuit, pour qu'on ne vous reconnaisse pas sur la route. Je vous rejoindrai... Vous déposerez dans la cachette indiquée quelque enveloppe vide, et mes hommes feront le guet pour saisir l'envoyé de Borghesi ou, ce que j'espère, Borghesi lui-même. Beaucoup de défections ont eu lieu, ces temps derniers, parmi ses partisans : la crainte, l'appât de la prime offerte ont détaché de lui un grand nombre de ses fidèles, et je suppose qu'il agira par lui-même...

Puis, d'un geste suprêmement élégant, le substitut tendit à Saviniac sa belle main soignée, lui signifiant par là la fin de l'entretien, et il ajouta, toujours du même ton protecteur :

— A ce soir, cher ami, et surtout ne vous inquiétez pas, nous serons là !

Daniel, en sortant du cabinet, ne put s'empêcher d'avoir un léger haussement d'épaules, tant il avait été irrité par le ton et le verbiage du jeune fonctionnaire... Il se dit à part lui :

« Quelle bêtise j'ai faite de mêler cet imbécile à mes affaires!... Et quel hôte indésirable je vais être obligé de recevoir chez moi ! Enfin, pas moyen de reculer ! Pourquoi la Justice a-t-elle de si piètres représentants?... Pourquoi les idées sont-elles toujours si mal servies par les hommes? »

III

LE GUET

L'heure avait quelque chose de sinistre et d'angoissant. C'était la fin de la nuit. Dans l'ombre tragique du ravin, la terre du maquis demeurait sans lueur, et c'est à peine si l'on pouvait apercevoir, noir sur noir, la silhouette du grand cyprès. Sur la hauteur, de pâles rayons de lune éclairaient encore les sommets, tandis qu'à l'horizon se laissaient déjà deviner les blancheurs de l'aube. Dans la nuit froide, cachés derrière les buissons, des hommes armés veillaient, et, là-haut, dans la grande cuisine de Daniel Saviniac, le substitut et l'ingénieur attendaient en fumant les résultats de l'embûche dressée à Antonio Borghesi.

Depuis que le portefeuille vide avait été déposé dans la cachette indiquée par le bandit, les policiers, armés jusqu'aux dents, faisaient le guet, pensant voir apparaître, d'une minute à l'autre, au cours de la nuit, la silhouette de

Borghesi. Ils avaient l'ordre formel de le saisir mort ou vif, et, en plus du devoir professionnel, la prime qui leur était promise, en cas de réussite, stimulait leur courage.

Aucun ne bougeait ; un silence poignant planait sur le maquis. Dans le ciel, les étoiles, une à une, commençaient à pâlir, mais le gouffre sombre de la nuit baignait encore les alentours du cyprès. Tout à coup, un bruit léger, indistinct, se laissa deviner à l'oreille exercée des policiers : c'était comme un frôlement de fougères, le contact à peine perceptible d'un pas sur la mousse... Ils retinrent leur souffle pour que rien ne vînt troubler leur observation ; au bout de quelques secondes, une ombre mouvante se dessina sur le chemin solitaire... C'était une ombre presque ployée en deux et qui se révélait infiniment mince et souple... Un tout jeune homme, semblait-il, qui avançait presque par bonds, en évitant les passages de la route où le reflet de la lune se glissait encore. A mesure qu'il se rapprochait, les policiers le distinguaient mieux : une grande cape l'enveloppait, et son visage même était dissimulé. Il marchait nu pieds, ce qui étouffait le bruit de ses pas... Enfin, il fut tout près du cyprès. Il s'apprêtait à se baisser pour saisir le précieux dépôt, quand, d'un geste brusque, les trois hommes placés près de la cachette l'entourèrent, revolver au poing, et les deux autres,

qui se tenaient un peu plus loin, les rejoignirent et formèrent, autour du bandit, un cercle menaçant et fermé.

Celui-ci, se voyant découvert, se jeta contre l'arbre et s'entortilla davantage dans la grande mante qui le couvrait. Ce n'était plus qu'une masse brune qui ne remuait même pas.

— Allons, tu es pris, rends-toi ! dit rudement le chef, plus la peine de crâner !

Pas de réponse.

— Haut les mains, ou je tire !... reprit-il, craignant, s'il mettait la main sur l'homme, la surprise d'un coup de poignard.

La masse brune restait toujours inerte...

Alors, un autre policier, plus agile, se glissa et tira brusquement la grande cape qui cachait le bandit... elle tomba... On entendit alors un léger cri, et..., pâle, ébouriffée, les yeux agrandis d'épouvante, une jeune fille apparut ! Elle ne cherchait qu'à rattraper sur ses épaules les pans d'un vieux châle ;... elle jetait sur les hommes un regard de bête traquée, où il y avait de la peur, évidemment, mais aussi de la haine, du mépris et même, à mesure qu'elle se remettait de sa surprise, une sorte de courage tranquille, de sérénité hautaine.

— Ah bien ! à présent, Borghesi fait faire ses commissions par les femmes ! C'est du propre !... s'écria le chef des policiers, d'un ton

où perçait, sous l'ironie, une rude déception...

« Allons, la belle, continua-t-il, inutile de prendre cet air de reine offensée..., suis-nous là-haut, tu t'expliqueras avec le patron ! »

Sans mot dire, la jeune fille se laissa conduire dans la demeure de Saviniac. A la porte, les policiers heurtèrent bruyamment. D'un bond, l'ingénieur ouvrit, et la même stupéfaction se peignit sur ses traits et sur ceux de son compagnon, quand, poussée en avant par les hommes, la mince silhouette d'une femme se détacha en pleine lumière.

C'était une créature toute jeune, presque une enfant encore, quinze ou seize ans tout au plus, mais d'une beauté déjà remarquable. Des boucles folles, d'un noir bleu, s'échappaient du grand châle dont elle s'était drapée de la tête aux pieds et qui lui donnait l'allure d'une statue antique ;... son teint était très brun et, chose étrange, son regard étonnamment clair, gris ou vert, on ne discernait pas bien, mais cette flamme pâle des yeux, brûlant dans ce visage hâlé, faisait un contraste saisissant. Les traits étaient purs, d'un dessin ferme et parfait, comme pour se rappeler qu'à la suite des Comnène et de leurs descendants, les Stéfanopoli, un peu de sang grec était resté mêlé à la terre de Corse, dans toute cette région de Cargèse où, jadis, ils avaient abordé.

Pétrifiés d'étonnement, tout interdits sous le

coup d'une telle surprise, ni le substitut ni Daniel ne pouvaient parler ; enfin, celui qui avait arrêté la jeune fille prononça :

— Eh bien ! voilà... , voilà tout ce qu'on a trouvé ! Ce n'est pas l'homme que nous cherchions, mais, enfin, c'est un gibier tout de même...

— Evidemment, évidemment, fit le substitut, cette femme peut nous servir. Comment t'appelles-tu ? reprit-il, s'adressant directement à la jeune fille.

— Juanita Borghesi ! répondit-elle nettement, presque sans trouble.

— Tu es parente de Borghesi ?

— Oui, sa sœur.

— Où habites-tu ?

— A dix kilomètres d'ici, à Salvi, chez une de mes tantes.

— Tu sais que tu vas être arrêtée et conduite en prison ?

— Tant pis pour moi ! dit-elle en haussant les épaules. Je suis prise... , il vaut mieux que ce soit moi qu'Antonio !

— Tu l'aimes donc bien, ton frère ?

— Pas du tout !

— Alors, pourquoi t'exposes-tu à sa place ?

— Parce que c'est un homme ! Il vaut mieux sauver un homme qu'une femme ; les femmes, il y en a tant ! ça ne compte pas...

— Alors, tu dis que tu n'aimes pas Antonio, pourquoi?

— Est-ce qu'on aime son frère? Est-ce qu'on l'a choisi? Je n'aime pas Antonio parce qu'il me bat, parce qu'il me prend l'argent que je gagne, parce qu'il ne voudrait pas que je me marie, mais je suis contente d'être prise à sa place parce que ça se doit!...

Saviniac écoutait avec un intérêt de plus en plus grand ce curieux interrogatoire. La jeune fille mêlait à sa timidité une audace tranquille, une fermeté de ton vraiment déconcertante. Elle s'exprimait bien, et son accent donnait seulement à ce qu'elle disait plus de couleur encore. Il y avait en elle quelque chose de pathétique qui pénétrait Saviniac...

— Mais, reprit le substitut, si tu n'aimes pas ton frère, pourquoi ne nous dis-tu pas le lieu de sa retraite?... Tu toucherais une bonne somme, et tu n'aurais pas d'ennuis...

La jeune fille enveloppa les deux hommes d'un regard plein de mépris :

— Personne n'est à vendre chez les Borghesi ! répliqua-t-elle fièrement.

Et, s'enhardissant, elle ajouta :

— Comment donc sont les femmes de chez vous pour que vous puissiez me proposer quelque chose d'aussi infâme !

Le magistrat, gêné, sembla n'avoir pas entendu cette réponse presque insolente, et Da-

niel Saviniac, contemplant cette étrange fille, se prit à rêver... Il évoqua malgré lui ses fiançailles rompues et se dit, en effet, que celle-ci avait un autre sens de l'honneur que l'héritière d'une des meilleures familles de la société marseillaise.

Au fond, le substitut et ses agents et Saviniac lui-même ne se sentaient guère à leur aise. On avait fait fiasco, car la jeune fille, c'était sûr, ne dirait rien de plus, ne donnerait aucun renseignement susceptible de faciliter la tâche de la Justice. Évidemment, on irait à un non-lieu... Alors, l'affaire ne serait ni fructueuse, ni glorieuse...

Pour dissimuler, aux yeux de ses subordonnés, son mécontentement et son indécision, le magistrat passa avec Saviniac dans le bureau de celui-ci. Ils laissèrent Juanita Borghesi assise auprès du feu, sous la surveillance des policiers.

— Au fond, dit-il sèchement, dès qu'ils furent seuls, vous nous avez dérangés pour rien ! Que vais-je faire de cette fille ?

Saviniac fit un geste par lequel il semblait se désintéresser de toute cette histoire.

— Que voulez-vous, mon cher, poursuivit-il, j'ai déjà commis une bêtise en vous mettant au courant de tout cela ; vous me le reprochez, sans grâce d'ailleurs ; je ne vais pas continuer à me mêler de ce qui ne me regarde pas !

— Eh bien ! tant pis ! dit l'autre d'un air rageur, je l'emmène à Sartène et je tâcherai de la faire payer pour tous ces sales Corses qui empoisonnent ma vie !

Savinia ne répondit rien, et, abandonnant brusquement son hôte, il revint dans la cuisine. Le jour s'était levé, les hommes causaient et riaient devant la porte ouverte, et le grand éclat du soleil au dehors plongeait dans l'ombre la vaste pièce. Accroupie près du foyer éteint, la sœur de Borghesi avait sorti de sa poche un mauvais morceau de pain noir qu'elle dévorait. Dans la lumière du matin, son visage d'enfant apparaissait meurtri par la fatigue... et peut-être aussi par le travail trop dur et la vie misérable ;... ses traits si beaux et si purs étaient tirés, et une expression d'épuisement se lisait sur son visage... Elle ne prêta pas attention à la présence de Savinia, et, le regard fixé sur les cendres, elle continua de manger. Devant tant de jeunesse et de tristesse, l'ingénieur se sentit le cœur serré ; il pensa que la malheureuse devait n'en plus pouvoir après cette longue course, cette nuit sans sommeil et tant d'émotions ! Sans rien dire, spontanément, il alla prendre une bouteille de cordial qui se trouvait dans son armoire, en emplit un verre, et, d'un air affable, mais avec une certaine gaucherie qu'il ne cherchait pas d'ailleurs à dissimuler, il le tendit à la jeune fille.

— Tenez, buvez, fit-il, vous devez avoir besoin de vous restaurer.

Sans se retourner, Juanita Borghesi secoua négativement la tête.

— Pourquoi ne voulez-vous pas boire quelque chose? reprit Saviniac un peu piteusement, tenant toujours le verre à la main.

— Parce que je ne prendrai rien chez vous! fit-elle sèchement...

Et, levant brusquement la tête, elle planta droit la flamme pâle de son regard dans les yeux de Saviniac et ajouta :

— Parce que je vous déteste!

L'ingénieur essaya de sourire de cette grande colère, mais sa voix tremblait légèrement.

— Vous me détestez, moi, et les autres aussi? dit-il en désignant les policiers.

— Non! pas eux, mais vous! vous tout seul! Eux, ils font leur métier, mais vous, vous avez été lâche et bas de vous adresser à eux, d'aller les chercher, de ne pas oser tout seul... Oui, poursuivit-elle tout bas, lâche, lâche!

Et ses lèvres frémissaient, et ses longs cils noirs s'abaissaient sur les yeux magnifiques avec un air de suprême dédain.

Saviniac haussa les épaules. Si cette gamine le prenait sur ce ton, tant pis pour elle! Cependant, il se sentait vaguement gêné et troublé; aussi, pour se donner une contenance, il rejoignit les policiers qui devisaient dans la

splendeur de l'aurore, et il contempla ce paysage sublime, ces étendues fauves qui émergeaient peu à peu d'une brume indistincte... Oui, la nuit était loin et aussi les mauvaises impressions qu'elle avait amenées... A quoi bon penser à tout cela ! Il allait retrouver sa vie calme et sereine, ses livres, ses songeries..., il oublierait bien vite que Juanita Borghesi avait passé sous son toit...

Cela serait pourtant peut-être plus difficile qu'il ne le pensait. Quand, la matinée étant plus avancée et le substitut et ses hommes ayant pris quelque repos, il les vit partir pour Sartène et faire monter, sans ménagements, Juanita Borghesi auprès d'eux, Saviniac éprouva une bizarre sensation de regret et presque de détresse... Quand la jeune fille passa devant lui, si étrangement belle, drapée dans son vieux châle d'où sortait, comme une fleur, la nuque au ton d'ambre chaud et au dessin parfait, quand elle s'éloigna sans détourner la tête, sans daigner seulement laisser tomber sur lui la lumière de son regard, il rougit violemment et rentra vite chez lui pour cacher le trouble et l'émotion dont il avait honte, qu'il ne voulait même pas s'avouer ;... mais, dans la maison silencieuse, il lui sembla qu'une place demeurait à jamais brûlante : celle qu'avait occupée pendant quelques heures Juanita Borghesi...

Une place brûlante dans la maison de Saviniac... et peut-être aussi dans son cœur! Bien que les jours, les uns après les autres, s'écoulassent dans la triste monotonie de la vie, bien que le jeune ingénieur eût repris le cours habituel de ses occupations, bien qu'il apparût le même aux yeux de tous, il demeurait profondément hanté par le souvenir de ce qui s'était passé chez lui, lors de l'arrestation de la sœur de Borghesi. Le charme mystérieux qui émanait d'elle le poursuivait, et ses paroles si fières résonnaient encore en lui...

Par sa nature même, Daniel Saviniac était livré fatalement à la toute puissance d'une impression forte. Dans ses longues heures de solitude, dans cette existence entièrement consacrée à la méditation et à la rêverie, le souvenir d'une émotion devait se fortifier sans cesse, s'ancrer profondément, s'immortaliser. Rien ne le distrayait de cette préoccupation envahissante : les circonstances même de sa vie quotidienne se joignaient à son caractère propre pour le désarmer devant l'attaque du destin. Physiquement et moralement, il avait été touché, et, plus qu'un autre, il était vulnérable ; cependant, il était aussi trop délicat, trop intellectuel pour être seulement soumis à l'influence des sens. Il crut d'abord n'avoir affaire qu'à cela, et il essaya de lutter. Le malheureux garçon, tout seul, là-haut, dans sa cahute isolée, fit

Des efforts surhumains pour imposer un autre cours à ses pensées : il se jeta passionnément dans le travail, parcourant sans cesse à pied toute l'étendue de la forêt, et revenant chaque soir fourbu, demi-mort ; il se força à faire de longues lectures philosophiques, particulièrement ardues, qui absorbaient toute la vigueur de son esprit... Rien n'y fit, l'image de Juanita Borghesi planait toujours au-dessus de lui, victorieuse de tout ce qu'il cherchait à lui opposer.

Aussi, peu à peu, il rendit les armes, il n'eut plus le courage de poursuivre ce combat ingrat dans lequel il tentait de vaincre ce qu'il avait, il le sentait bien, de meilleur en lui : toutes les ardeurs merveilleuses de la jeunesse et de la vie !...

Il avait beau se dire encore :

« Allons donc ! moi, j'aimerais une paysanne, une fille du maquis ? Ce n'est pas possible !... »

Insensiblement, il se faisait à l'idée de chercher à la revoir, à lui parler, et, bien qu'elle l'eût si mal reçu la première fois qu'il lui avait adressé la parole, il ne perdait pas tout à fait l'espoir de la rendre moins intraitable... Et puis, nous l'avons vu, Daniel Saviniac était un sentimental et un tendre. Cette belle fille hautaine, apparue dans sa vie solitaire, grâce à une suite d'événements si dramatiques, avait causé

en lui un bouleversement profond ; aussi, dès qu'il eut accepté de ne plus penser qu'à elle, dès qu'il se fut laissé envoûter par la puissance d'une attraction irraisonnée, il devait en faire une vraie passion et mettre tout en œuvre pour retrouver Juanita.

Le premier acte qu'il accomplit dans ce but fut de se rendre à Sartène et d'aller, comme par hasard, voir le jeune substitut dont la personne lui était, cependant, infiniment désagréable. Accueilli sèchement, il n'en tira que quelques mots : affaire classée..., non-lieu naturellement..., garder cette fille en prison eût été se mettre toute la Corse à dos..., on le lui avait fait bien comprendre à Ajaccio!... Ah ! il pouvait se vanter, lui, Saviniac, d'avoir eu du nez le jour où il était venu lui présenter cette belle affaire!... Il avait été bien obligé de lâcher la fille, on n'avait pu rien retenir contre elle ;... et, pendant ce temps, Borghesi, insaisissable, courait toujours!... Mais c'était fini, bien fini, il ne s'occuperait plus jamais, quant à lui, des histoires du maquis !

Devant ces paroles où s'exhalait une mauvaise humeur non déguisée, Saviniac ne tarda pas à se retirer, en se disant, *in petto*, qu'il ferait bien de ne jamais avoir affaire, personnellement, à la Justice de Sartène, car il était bien sûr, désormais, de n'y pas être *persona grata*!... Enfin, cela lui était bien égal, ce

qu'il voulait, c'était retrouver les traces de Juanita, et la chose ne s'avérait pas très commode, car les Borghesi étaient tous, plus ou moins, nomades, errants et impossibles à saisir. Mais les difficultés qui s'interposaient entre Saviniac et son rêve le lui rendaient plus cher encore... Enfin, surtout, l'amour entraînait dans son existence réellement pour la première fois.

C'était, d'ailleurs, presque à son insu qu'il éprouvait tout cela, qu'il s'exaltait de cette ivresse délicieuse... Pour se rassurer lui-même, il se disait encore qu'il n'avait pas vraiment le cœur pris, que ce n'était là, sans doute, qu'une amusette sans importance, bonne tout au plus à le distraire durant son exil forcé... Oui, il se disait tout cela, mais pourtant, chaque jour un peu plus, l'amour de Juanita pénétrait en lui et chassait d'un seul coup toutes les héroïnes imaginaires dont il avait tant rêvé!... Dans sa nature sensible et concentrée, un tel sentiment pouvait devenir irrésistible et le conduire plus loin peut-être qu'il ne voudrait aller.

Au premier jour de beau temps, Saviniac siffla son chien, prit son bâton et se dirigea du côté de Salvi. En arpentant de son pas allongé la route solitaire, il pensait que la sœur de Borghesi avait fait cette course en pleine nuit, que ses petits pieds nus et bruns avaient foulé l'herbe du chemin, courant vers le grand

cyprès où elle devait tomber dans le guet-apens préparé par lui, Saviniac !... Aujourd'hui, c'était à son tour d'aller vers elle... Mais la retrouverait-il à Salvi ? A tout hasard, il se rendait dans ce village, sans beaucoup compter d'ailleurs sur une heureuse chance, car la jeune fille avait dû certainement changer de résidence depuis sa sortie de prison.

Après avoir marché longtemps, il aperçut enfin le hameau misérable perché sur une roche, et il gravit, en courant presque, le chemin en lacet qui y conduit. Là, quelques maisons demi ruinées s'offraient aux yeux ; tout respirait la pauvreté et l'abandon... Daniel se mit à errer le long des enclos où broutaient les chèvres, regardant sur le seuil des portes où des marmots déguenillés se roulaient au soleil.

Devant une de ces chaumières, pas beaucoup plus confortable que les autres, il vit une vieille femme au masque ridé de sorcière, et dont l'œil noir, brillant et pénétrant, se fixa sur lui. Il s'avança et prit la parole :

— Pardon, Madame, pourriez-vous m'indiquer où habite une femme de ce village qui vivait avec sa nièce il y a encore quelques semaines?...

Un doigt jaune et ridé se tendit vers une autre mesure située un peu plus à l'écart.

— C'est chez la Térésa, tenez, là-bas, au

flanc de la roche... Mais, surtout, ne dites pas que je vous ai renseigné, car nous sommes mal ensemble, et, avec tous ces Borghesi, on ne sait jamais ce dont ils sont capables pour se venger !

Parlant plus bas, la vieille ajouta :

— Si vous venez pour la petite, elle n'y est plus en ce moment ; depuis qu'elle a eu des ennuis avec la police, elle est retournée chez son frère, mais elle y est si malheureuse qu'elle aimerait mieux revenir ici, je le sais!... On m'a dit cependant que sa tante l'attendait, la semaine prochaine, pour aider à la moisson...

— Bon, fit Daniel, je reviendrai...

Et il s'apprêtait à repartir ; mais la vieille continuait à le fixer, d'un air à la fois sardonique et complaisant ; il rougit, car il sentit ses intentions devinées. Embarrassé, il tournait et retournait sa canne entre ses mains. Il ne savait quelle attitude prendre, mais voyant que la femme semblait attendre quelque chose, il chercha son portefeuille et tendit prudemment un billet...

Sans hésiter, la vieille Corse le saisit presque au vol et dit :

— C'est bien, ça, mon bon Monsieur, je vois que vous savez récompenser les services...

Et, se penchant vers lui, elle ajouta, plus bas encore :

— Si vous voulez, mon gars ira vous avertir dès que la petite sera chez la Térésa... Donnez-moi votre adresse?...

Confus, honteux de ce pacte qui le liait avec de telles gens, Saviniac indiqua le lieu de sa résidence, puis il s'éloigna, plein de sentiments contraires : il était heureux d'avoir retrouvé les traces de Juanita..., l'idée de la revoir l'enivrait, mais il méprisait les moyens dont il s'était servi pour cela ; il lui semblait qu'il l'espionnait, qu'il la trahissait..:

IV.

A SALVI

La lune se lève au-dessus du maquis, les ombres bleues s'étendent sur les pentes désolées, au flanc desquelles s'accrochent les maisons du village. La journée a été chaude, car, maintenant, l'été est tout à fait venu, l'été torride de la Corse, et les heures d'après-midi sont pénibles... On ne commence à respirer que vers le soir, quand la nuit couvre le maquis de sa grande paix silencieuse ; aussi les femmes aiment-elles mieux aller dans les champs, s'occuper des bêtes, à cette heure-là ; les femmes seules, d'ailleurs, puisqu'il n'y a qu'elles qui travaillent en Corse ! Les hommes, soit dans l'ombre fraîche des maisons, soit allongés sur le pas des portes, se contentent de fumer et de boire. Sur leurs beaux masques romains se lit une expression d'orgueil et de dureté qui ne manque pas de grandeur, et quand la femme, muette esclave de leurs désirs, leur offre hum-

Bêtement le vin rosé ou la galette de maïs, tout heureuse de ne pas sentir s'abattre sur son dos ployé la large et forte main qu'elle admire malgré elle, le regard puissant dont ils l'enveloppent la paie de toutes ses peines...

Dans le chemin creux qui serpente le long de la roche, Juanita Borghesi ramène les chèvres de sa tante. La nuit donne à sa démarche quelque chose de mol et d'abandonné ; dans ses étonnants yeux clairs, la lune se reflète comme dans les lacs des pays septentrionaux... Harassée du travail du jour, elle monte lentement le sentier solitaire ; une sorte de tristesse lourde pèse sur ses épaules. Bientôt, il va lui falloir retourner chez sa mère, subir le joug terrible d'Antonio, obéir à ses moindres ordres, n'avoir jamais ni liberté, ni repos ! Ici, au moins, elle travaille, mais sa tante l'aime et lui parle doucement, et l'oncle n'est pas souvent là... Elle est seule la plupart du temps, seule avec ses chèvres dans la campagne, et alors elle peut rêver à tout ce qui oppresse un cœur de seize ans ! Mais Antonio veut une servante ; il a beau ne pas avoir de domicile fixe, ne faire chez lui que de brèves apparitions, il s'emporte quand, rentrant au logis, il n'aperçoit pas, courbée sur son passage, la silhouette de sa sœur. Maintenant que la beauté de Juanita s'épanouit, il exige de plus en plus qu'elle

ne quitte pas la maison familiale : il a trop peur qu'elle ne se marie et qu'elle n'introduise dans la « casa » Borghesi un homme dont lui, Antonio, ne serait pas absolument sûr. Aussi séquestre-t-il presque complètement la jeune fille : ni fêtes, ni sorties, ni distractions d'aucune sorte ! Un de ces jours, bien sûr, Antonio décidera de l'unir à quelqu'un de ses fidèles, un de ces hommes farouches qui viennent, le soir, boire et causer avec lui, et auxquels il confie des missions dangereuses et fructueuses...

A cette perspective, Juanita frissonne malgré tout. Elle a beau appartenir à cette race et nourrir à l'égard d'Antonio une espèce d'admiration faite de terreur, elle ne se résigne pas à un tel avenir... Plus intelligente, plus fine que les femmes de son milieu, elle a été, toute petite, à l'école des Sœurs, et la vivacité de son esprit, l'ardeur qu'elle mettait à toutes choses, les succès qu'elle remportait dans les études l'y ont fait garder jusqu'à près de quatorze ans. Sur l'ordre d'Antonio, ses parents l'en ont brusquement retirée, et d'être à nouveau plongée dans cette vie rude et sauvage lui a été dur ;... mais, cependant, elle s'y est adaptée, car il y a aussi, là, quelque chose qui plaît à l'âpre chaleur de son sang, aux tendances les plus profondes de son être, et, si l'idée d'être jetée par Antonio à quelque rustre

lui est dure, elle ne souhaite pas davantage s'unir à ces jeunes gens venus de France, pâles et doux, petits employés honnêtes, tels qu'en ont épousés certaines de ses camarades d'école. Ils se montrent, paraît-il, pleins d'attentions pour leurs femmes, assumant même à leur place les travaux les plus rudes, les plus pénibles du ménage : tirer l'eau du puits, porter les lourdes charges... A ce tableau, la belle Juanita ne peut s'empêcher de laisser errer sur ses lèvres un vague sourire de mépris... Non ! ni ceux-là, ni les autres !... Alors, que fera-t-elle?... Quel dommage qu'on ne puisse pas être toujours toute seule, comme ce soir..., seule dans la vie, ainsi que dans ce chemin ! toute seule avec ses chèvres, toute seule sous la grande clarté de la lune qui fait penser à tant de choses !...

Doucement, en rêvant, en aspirant l'air pur du soir, Juanita gravissait le sentier. Tout à coup, une ombre s'allongea à ses côtés ; elle se retourna brusquement ; un homme avait surgi du fourré : c'était Daniel Saviniac qui, averti des habitudes de la jeune fille, s'était posté là pour la guetter et lui parler.

Juanita, surprise, fit un bond en arrière ; mais, reconnaissant l'ingénieur, sa crainte disparut, et elle eut un petit rire insolent :

— C'est pour me conduire à votre ami, le substitut de Sartène, que vous vous êtes caché

là ! Vous trouvez sans doute que votre mauvais coup de cet hiver n'a pas assez bien réussi !...

Daniel était ému, il eut du mal à s'exprimer :

— Écoutez, Juanita, dit-il simplement, ne vous moquez pas de moi et ne soyez pas méchante ! J'ai pu, en effet, avoir l'air de dresser des embûches contre vous, mais savais-je aussi que c'était vous !... Depuis que vous vous êtes assise dans ma maison, je regrette sans cesse ce que j'ai été amené à faire, car... je ne pense qu'à vous, Juanita, et je suis si malheureux !... Si vous saviez !...

Sans répondre, sans détourner la tête, Juanita Borghesi continuait sa route. Elle semblait même ne pas avoir entendu. Saviniac serra les poings... Comment osait-elle le traiter ainsi ! Malgré tout, il la rejoignit et dit encore :

— Je vous en supplie, Juanita, écoutez-moi seulement..., laissez-moi vous parler, vous expliquer... Je ne viens pas en ennemi, je vous le jure, mais en ami !...

Impassible, la belle fille avançait toujours. Elle marchait d'un pas souple, rythmé, avec quelque chose d'alanguï qui aurait fait perdre la tête à bien d'autres qu'à Daniel... Et cette indifférence pleine de mépris était exaspérante !... Saviniac aurait voulu crier, la battre, et il était là, muet, humilié, à quelques pas

derrière elle, n'osant même plus s'approcher... Comme pour l'irriter encore plus, Juanita sifflait doucement ses chèvres qui se poursuivaient de talus en talus, elle les réunissait toutes autour d'elle, car les premières lumières du hameau apparaissaient déjà, tout près. Au prochain tournant du chemin, ce serait fini ! Daniel ne pourrait plus rien dire à la jeune fille, alors, il s'enhardit, et, s'avancant rapidement vers elle, il lui prit le bras.

— Juanita, fit-il, Juanita, je vous aime... Je ne veux pas vous quitter ainsi !

Elle dégagea si vite son bras qu'il ne put la retenir. Au contraire, elle se retourna, et son visage, baigné de clarté lunaire, fut tout à coup revêtu d'une si surhumaine beauté que Saviniac chancela. Alors elle dit sérieusement, gravement :

— Écoutez, si vous me touchez encore, si vous me dites un mot, je lâche mon chien contre vous !...

Puis, avec une fierté de déesse, elle continua son chemin, entourée de ses bêtes, comme une apparition des temps sauvages..., tandis que Saviniac, seul, abandonné dans la campagne déserte, hurlait tout bas sa détresse, comme un loup perdu...

V

PARENTHÈSE

Daniel Saviniac était faible et passionné, mais ce n'était pas un lâche. Il souffrait plus dans son cœur que dans son orgueil d'être ainsi brusquement repoussé; cependant, il avait assez le sentiment de sa dignité pour ne pas poursuivre davantage. Par la belle nuit d'été, si douce aux amoureux, mais si amère à ceux qui n'ont plus d'espoir, il refit tristement la route du retour; il rentra dans sa maison solitaire, tout pénétré d'une lassitude infinie, non physique, mais morale. Nous l'avons déjà dit, Daniel Saviniac ne ressemblait pas aux jeunes gens de sa génération, il ne pensait pas que l'amour est une marchandise interchangeable, et que ce que l'une vous refuse, l'autre vous le donne. Seul, peut-être, dans le monde d'aujourd'hui, Daniel était capable, pour une femme, d'être très malheureux.

Celle-là lui échappait, il devait bien se

l'avouer. Alors, en face de la nouvelle déception si aiguë qu'il éprouvait ce soir, il en arrivait à se demander s'il n'était pas marqué par une sorte de fatalité méchante, si son destin ne comportait pas, justement, cette privation d'amour sans lequel il n'imaginait pas la possibilité de vivre. Qui sait? Peut-être avait-il en lui quelque chose qui éloignait les femmes? Il était trop sensible, trop « romantique », cela, maintenant, ne devait plus faire naître, à son égard, qu'ironie et que mépris. Les femmes aiment qu'on les prenne violemment, brutalement même... Son aventure matrimoniale le lui avait déjà prouvé, et aujourd'hui, combien plus durement, Juanita Borghesi lui avait fait comprendre cette invincible cruauté du sort. Que faire? Sa vie lui semblait finie, rien ne l'intéressait plus... Un immense dégoût de lui-même et du monde lui soulevait le cœur... De toutes façons, il voulait s'éloigner, quitter la Corse, mais, hélas! son poste était là, comment l'abandonner?... Enfin, il avait tout de même droit à un congé, depuis un an qu'il était dans l'île; il résolut de l'obtenir et de passer au moins quelque temps dans sa famille, pour essayer de se changer les idées et d'exorciser les démons du maquis. L'ironie des circonstances le fit misérablement sourire : il avait voulu quitter la France pour se consoler de l'abandon d'une femme, il rêvait aujourd'hui de quitter la Corse

pour tenter d'oublier le dédain d'une autre... Ainsi, peut-être courrait-il le monde entier, toujours repoussé, toujours déçu. Un mauvais génie, décidément, ne cesserait jamais de le poursuivre !

.

Dix jours plus tard, son congé obtenu, Saviniac voguait vers la France. Quelque chose de lourd oppressait son cœur, il se sentait devenu subitement très vieux, désabusé, détaché de tout. Il vivait sans vivre, ce qui est le pire des supplices. Quand, accoudé sur le pont du bateau, il vit s'éloigner, puis disparaître, les admirables roches rouges de la côte de Corse, sa gorge se serra étrangement et une sorte de buée monta à ses yeux. Il comprit qu'il laissait là son âme même, ce qu'il avait de meilleur en lui.

.

— Eh bien ! te voilà enfin ! cria une voix joyeuse sur le quai de la petite gare.

C'était Bernard Saviniac qui « happa » son frère descendant du train.

— Nous croyions vraiment que tu ne voulais plus voir ta famille ! Dire qu'il y a trois ans que tu n'es pas venu chez moi, ce n'est pas gentil, tu sais ! fit-il affectueusement.

Daniel sourit sans répondre et suivit son

ainé qui représentait sa plus proche famille, car leurs parents étaient morts depuis plusieurs années et une grande intimité avait toujours uni les deux frères, mais une de ces intimités qu'on rompt facilement. On s'aime, sans doute, mais on n'éprouve guère le besoin de se voir. On échange peu d'idées, et ainsi, sans qu'on en souffre, les séparations peuvent durer des années...

C'était ce qui se passait entre Bernard et Daniel Saviniac. De goûts et de caractères différents, leur vie s'était orientée vers des buts divers : Bernard, calme, pratique et pondéré, était fonctionnaire dans une petite ville du centre ; Daniel se sentait invinciblement attiré par l'aventure. Bernard avait une jolie et confortable maison dominant la Loire, deux enfants studieux et sages, une femme aimable, ménagère experte et dénuée de toute fantaisie ; Daniel courait après toutes les chimères, sentimentales et autres, et n'avait pour foyer que l'âtre refroidi d'une maison misérable, au fond du maquis corse. Ainsi, la nature de chaque être, plus forte que tout, guide les hommes et, comme dans les *Deux Compagnons* de Schumann, les conduit à leur salut ou à leur perte.

Cordialement accueilli dans la demeure familiale, Daniel éprouva d'abord une sorte de douceur à respirer cette atmosphère où ne flotait nulle passion... C'était comme si on lui

avait bercé l'âme... Mais, au bout de quelques jours, il ressentit violemment toutes les nauces de l'ennui. Le cercle étroit de pensées dans lequel vivaient son frère et sa belle-sœur, leurs conversations fondées sur les lieux communs les plus conventionnels lui firent l'effet d'une sorte de prison morale dont il eut le désir ardent de s'évader..., et surtout, oh ! surtout ! il ne parvenait pas à oublier Juanita Borghesi ! Et il éprouvait comme une exaltation douloureuse à constater combien il était l'esclave de cet amour qui, dans l'absence, devenait chaque jour plus puissant et plus dominateur. Où qu'il allât, l'enchanteresse le poursuivait, le déchirait..., il ne voyait partout que son regard de clair de lune et sa sombre chevelure que soulevait la brise du soir...

Et pourtant, toutes les ressources de la Ferté-sur-Loire s'offraient à lui. Ce n'étaient que thés, réunions de toutes sortes, invitations brillantes dans les châteaux des environs, car Bernard Saviniac et sa femme étaient en relations avec la meilleure société du lieu. Daniel croyait y faire figure de sauvage, tant il se sentait loin de la vie civilisée, mais sa belle-sœur lui confia qu'il y était, au contraire, très apprécié, et elle ponctua cette phrase d'un long sourire complice qui pouvait ressembler à une allusion. Daniel ne la releva pas et même ne parut pas la comprendre.

Cependant, les jours s'écoulant, il fut bien forcé de remarquer la présence fréquente, aux goûters de sa belle-sœur, d'une jeune fille jolie et distinguée qui prêtait une vive attention à ses moindres paroles et que les choses de Corse semblaient passionnément intéresser. Daniel ne put s'empêcher de la trouver sympathique, mais effroyablement terne et effacée... Il sentit que, pour qui avait connu Juanita, nulle femme au monde n'aurait cette saveur délicieuse, ce goût âpre et chaud à la fois qui était en elle, comme le jus d'un fruit. Aussi, quand un soir, sous la lampe, Bernard Savi- niac prit son frère à part, celui-ci, devinant un coup monté, ne se sentit point à son aise...

— Tu n'as pas été, dit Bernard, sans voir que tu plaisais à Suzanne Martel, tu sais que la famille ne demande que ça... On te trouve charmant, et il paraît que tu réunis tout ce qu'on souhaite!...

— Tout! fit mélancoliquement Daniel, tout... Ces gens sont trop aimables!

— Eh bien! poursuivit Bernard, tu n'as pas l'air content!... Tu serais difficile! Les Martel ont une des plus grosses fortunes du pays, en terres et en valeurs sûres, car je te jure que le père de Suzanne, qui était autrefois notaire, a su faire prospérer le capital familial! Ce serait, pour toi, je t'assure, un mariage magnifique, et

aussi, ajouta-t-il, ce qui est à considérer, ~~VII~~ mariage de tout repos...

— Un mariage de tout repos!... répéta Daniel..., tu en as de dures, Bernard!...

— Pourquoi? En quoi est-ce que je te choque? Je t'avoue que, moi, je n'ai cherché à faire qu'un mariage de tout repos, et je m'en félicite! Alors, finalement, qu'en dis-tu?

— Laisse-moi réfléchir, murmura tout bas Daniel, sans lever les yeux, l'air gêné, je verrai..., j'y penserai...

.

Le lendemain, comme un voleur, Daniel Saviniac quittait la maison ensoleillée, au-dessus de la Loire, faisant à sa famille de brefs et laconiques adieux. Trois jours plus tard, il regagnait la Corse, impatient et anxieux comme quelqu'un à qui on a retiré son poison familial.

Moins que jamais il était désintoxiqué du maquis! Au contraire, cette séparation, cet éloignement lui avaient fait sentir à quel point il ne pouvait plus se passer de Juanita. C'était elle, et elle seule qu'il rêvait de posséder... Au fond, si elle l'avait repoussé, il se disait maintenant que c'était justice; elle se méfiait de lui, quoi de plus naturel après ce qu'il avait tramé contre elle?... et ce pouvait être aussi par honnêteté..., ses intentions, à lui, étaient-elles si

droites?... Oui, bien sûr, Juanita avait raison ! Il n'avait pas su lui parler... Ah ! qu'il la revoie seulement, qu'elle lui redonne le goût de la vie!... Il ne pouvait plus lire, plus dormir, il devenait maigre et pâle..., l'air du maquis l'avait bien définitivement intoxiqué...

Huit jours après son retour en Corse, Daniel Saviniac, l'âme en feu, caché dans la nuit noire au bas de la roche de Salvi, guettait de nouveau la gardeuse de chèvres...

VI

RETOUR

Il sait qu'elle est encore chez sa tante..., il sait qu'elle va passer avec ses bêtes par ce chemin solitaire... Là-bas, n'est-ce pas elle qui apparaît? O Dieu! que va-t-il lui dire et comment le recevra-t-elle? Daniel sent que toute sa vie tient à cette silhouette mince qui s'avance dans l'ombre. Il oublie tout ce qu'il a préparé. Brusquement, il se jette au travers de la route... Brûlé d'amour, il se sent fort, énergique, capable de tout vaincre..., sa voix ne tremble pas.

— Juanita, c'est moi, vous voyez, j'ai essayé de voyager, de vous oublier, tant vous aviez été dure pour moi, et je n'ai pas pu! Il m'a été impossible de chasser votre image, et je suis revenu, revenu vous supplier... Aurez-vous enfin pitié de moi?

Juanita, surprise, émue peut-être par cette fidélité, ne répond pas... Comme de telles pa-

roles la changent ! Elle ne peut s'empêcher d'y trouver une étrange douceur... Et puis, aujourd'hui même, Antonio est venu la réclamer avec violence à la tante Térésa, elle a senti passer sur elle un vent de terreur, et demain, sans rémission, elle doit quitter Salvi, pour être de nouveau l'esclave et la prisonnière de son frère... Ah ! qu'elle a assez de cette vie !... Et celui-ci, qui lui parle si tendrement d'amour, aura-t-elle encore le courage de le repousser ?... Sa rancune contre l'ingénieur s'amollit... Malgré tout, aussi, elle éprouve comme une griserie d'orgueil : c'est tout de même un Monsieur, un ami des gens de la Justice, cet homme qui est là, bouleversé devant elle et qui attend avec tant d'angoisse ce qu'elle va lui dire...

Adossée au tronc d'un vieil olivier, elle resta silencieuse.

Daniel reprit :

— Ah ! Juanita, Juanita, je vous aime tant ! Rien ne peut donc vous toucher ?

Elle haussa dédaigneusement les épaules :

— Vous m'aimez, vous m'aimez..., en voilà une histoire ! Tous les hommes disent ça !... Et si je ne vous aime pas, moi !... Vous ne ressemblez pas assez à un homme de chez nous...

Et elle ajouta, dans un beau sourire dur qui montra, sous l'éclat de la lune, ses dents de jeune louve :

— Vous, vous avez l'air d'une fille !

Blessé par l'injure, Saviniac domina son émotion, il se rapprocha et saisit le fin poignet brun qui pendait le long de la jupe de grosse toile, il le serra si fort que Juanita poussa un cri étouffé.

— Non ! je ne suis pas une fille ! et si vous me poussez à bout, j'arriverai bien à vous conquérir par la force, puisqu'il n'y a que ça qui vous plaise, à vous autres Corses !...

Devenue subitement sérieuse, presque triste, Juanita murmura, comme un aveu :

— Non ! je n'en crois rien... Antonio sera toujours, hélas ! plus fort que vous, et il ne veut pas que j'aie de galant !...

Comme tous les imaginatifs, Saviniac ne craignait plus rien, il aurait bravé l'univers.

— Ah ! Juanita, si vous me permettiez seulement de vous aimer, je ne redouterais rien, rien au monde, je serais vainqueur de tout ce qui s'opposerait à mon bonheur ! Je vous emmènerais bien loin de votre frère, je vous ferais une vie belle, heureuse, comblée...

La jeune fille n'était plus farouche, ni ironique... Appuyée contre l'arbre noueux, son regard errait au hasard sur les chèvres qui, livrées à elles-mêmes, montaient et bondissaient silencieusement de roc en roc... Elle écoutait ces mots si doux, cette musique pénétrante qui, pour la première fois, chantait à ses oreilles.

Elle n'aurait pas cru que cela fît tant de bien au cœur, à son cœur de petite fille malheureuse et fière... Elle sentait quelque chose de délicieux et de puissant qui l'envahissait tout entière... Elle laissait sa main dans la main de Saviniac.

D'un geste brusque, elle la retira.

— Non, fit-elle, laissez-moi et partez... Partez vite, je dois rentrer...

Saviniac pencha vers elle son beau visage tendre et rêveur :

— Je ne partirai que lorsque vous m'aurez promis de me donner un autre rendez-vous, bientôt, demain, ou vous voudrez... Juanita ! je sens que je ne vais plus pouvoir me passer de vous !...

Les yeux de la jeune fille étaient redevenus durs.

— Non ! encore une fois, laissez-moi ! Je sais bien ce que vous voulez, vous autres, qui venez chez nous : vous amuser un moment... Vous trouvez la petite Juanita à votre goût, ... ça fait passer le temps, on s'ennuie en Corse, n'est-ce pas ? Eh bien ! non ! j'aime encore mieux les hommes qui ne disent pas de tels mots, des mots qui donnent envie de pleurer, comme vous, des hommes qui vous prennent avec des coups mais pour toute la vie... Vous, aujourd'hui, vous m'aimez, peut-être que c'est vrai ! Mais, dans six mois, vous m'aurez ou-

blée et vous irez vous marier en France... Je ne suis qu'une fille du maquis, mais quand j'aimerai ce sera pour toujours !

Daniel Saviniac se sentit troublé jusqu'au fond de l'âme... Il s'écarta un peu de la jeune fille et s'adossa à un mur de pierres sèches qui se trouvait là. Dans le mouvement qu'il fit, une ou deux se détachèrent et roulèrent sur la pente... Le silence était tel qu'on les entendit jusqu'au bas du ravin...

Saviniac reprit alors, la voix changée :

— Juanita, si je vous demandais d'être ma femme, que diriez-vous ?

— Vous savez bien que ce serait une folie, répliqua-t-elle avec vivacité. Est-ce qu'un monsieur comme vous épouse la sœur de Borghesi ?

— Juanita, Juanita, je vous aime, gémit Saviniac, ne me repoussez pas ! Dites qu'un jour vous voudrez bien de moi..., je vous demanderai à votre frère, ... et nous irons loin, bien loin, personne ne saura qui vous êtes !...

Gauchement, mais avec un geste plein d'une douceur infinie, Juanita posa alors sa main sur le front de Daniel... Enfin, touchée par cette passion dont elle devinait la profondeur, elle murmura :

— Non ! oubliez-moi !... Il le faut, sans cela, Antonio vous tuera !

— Tant pis, Juanita, je mourrai pour vous !

* * * * *

Le surlendemain, Antonio Borghesi vint chercher sa sœur ; elle ne s'était que trop attardée à Salvi. Si la tante Térésa voulait une servante, elle n'avait qu'à en louer à la saint-Jean prochaine, il avait, lui, besoin de Juanita, que les autres s'arrangent !... En pleine nuit, sur leurs mulets, le frère et la sœur s'éloignèrent... Juanita, sombre et pensive, jeta un long regard d'adieu sur les pentes rocheuses de Salvi. Elle n'oublierait jamais le petit sentier par où montent les chèvres... La semaine suivante, à la première nuit sans lune, elle savait que Saviniac tenterait de venir la voir dans le bois solitaire qui s'étend derrière la « casa » des Borghesi. Son cœur se serra, elle ferma les yeux... Cela fait peur, tout de même, de jouer avec la mort quand on a seize ans !

VII

LA « CASA » BORGHESI

Dans la partie la plus sauvage du maquis, derrière Orbaco, au fond d'une gorge farouche, s'élève une sorte de « mas » qu'on dirait abandonné, tant l'aspect en est misérable. Les murs ont la même teinte brûlée que la roche qui les surplombe, un large toit de tuiles rousses les recouvre. Non loin, la forêt commence, épaisse, drue, serrée ; ce n'est plus le maquis, mais le bois, plus sinistre encore, aux chemins à peine tracés, où l'on peut se sauver et se cacher. C'est là le royaume des Borghesi, leur « clan », et l'on peut vraiment employer ce mot pour caractériser tout le groupe, car c'est bien là le régime du « clan » qui se poursuit encore, malgré la civilisation envahissante, le régime du « clan » proche de la tribu, une des plus anciennes formes de la vie sociale, antérieure aux nations et même aux cités.

Depuis la mort du père Borghesi, c'est son fils Antonio qui règne en maître incontesté sur sa mère, sur sa sœur, sur ses frères. Sans résidence fixe, insaisissable, errant à travers le maquis, toute cette région est plus particulièrement son domaine, et, en temps ordinaire, il ne reste guère plus de deux ou trois jours sans revenir à la maison familiale ; il y passe une heure ou plusieurs jours, mais il survient toujours à l'improviste, et cependant, tout doit être prêt pour le recevoir. Présent ou absent, c'est lui qui commande. Un ordre de lui n'est jamais discuté, et, bien qu'il frappe rarement, un seul froncement de ses sourcils les fait tous trembler. Sa mère elle-même ose à peine lui adresser la parole. Quant à Juanita, elle se fait si petite, si humble en sa présence qu'il l'oublie le plus souvent ; mais si, par hasard, il tourne vers elle sa belle tête brutale, elle frémit de terreur et d'admiration. Jamais elle n'a pu le fixer bien en face ; Antonio ignore l'étrange et clair regard de sa sœur, il ne sait pas quel feu brûle en ses yeux. Dès qu'elle l'aperçoit, elle penche sa silhouette flexible, elle rentre les épaules et laisse retomber sur son front ses boucles brunes. Vite, elle lui apporte le vin rosé ou les fruits plus frais que l'eau de source ; l'été, s'il dort dans la pièce sombre, elle prend bien garde que les rais de lumière, entre les volets clos, ne viennent pas le gêner et troubler

son sommeil ; l'hiver, elle installe son grand fauteuil au coin du feu, attise la flamme à ses pieds pour qu'il ait chaud. Au moindre signe, elle lui enlève, à genoux devant lui, ses grosses bottes de cuir. Quand Antonio montre, par son silence, qu'il est satisfait de tant d'attentions, Juanita sent une grande, une inexprimable douceur inonder tout son être, elle voudrait baiser, alors, la trace des pas fraternels... Mais, le plus souvent, Antonio lui lance un mauvais regard, et sa voix rude, prompte à l'injure, la fouaille jusqu'au sang... Elle a beau faire, il trouve qu'elle ne va jamais assez vite, il l'humilie devant ses compagnons ; alors, au fond de son cœur, elle se révolte, elle croit le haïr, elle voudrait se sauver bien loin... Mais qu'il lui jette seulement un coup d'œil, elle rentre sous terre, et elle n'a qu'un désir : lui prouver sa servilité infinie...

Comme c'est curieux que le tendre amour de Daniel Saviniac se soit attaché à une telle créature ! Elle-même s'en étonne. Tout en travaillant sous la dure férule d'Antonio, elle y pense sans cesse ; elle hausse légèrement les épaules :

— Pauvre garçon, fait-elle tout bas, c'est son malheur qu'il va venir chercher ici !

Et cependant elle se dit que ce serait bien bon tout de même de quitter le clan des Borghesi, de ne plus sentir, entre les épaules, ce

frisson glacé à l'approche des pas d'Antonio... Au fond, ici, elle n'aime personne, et personne ne l'aime ! Sa mère n'est qu'une vieille paysanne avilie par un demi-siècle de labeur et d'esclavage. Entre elles deux, il n'y a jamais une parole d'affection ; si le pauvre cœur usé peut éprouver encore un sentiment quelconque, ce n'est que pour Antonio, qui est son aîné, son orgueil, et aussi le chef du clan, le maître ! Elle le sert comme un dieu, bien qu'il ne montre, à son égard, ni douceur ni respect. Juanita a d'autres frères, plus jeunes qu'Antonio, mais, pour eux non plus, elle ne compte pas, elle est la femme, la servante..., elle ne comptera pas davantage pour l'époux à qui la donnera Antonio, s'il décide de la marier ; mais il pourra aussi bien, s'il le veut, la garder toute sa vie près de lui, pour le servir, car, jusqu'à présent, le fameux bandit n'a jamais voulu prendre femme. Bien des légendes circulent à ce sujet : on dit qu'il a aimé une dame de Corte ; comme elle refusait de le suivre, il l'a poignardée et il veut, dit-on, rester fidèle à son fantôme... D'autres prétendent que ce meurtre, exact en tous cas, n'a eu que le vol pour mobile, et qu'on n'a jamais revu les bijoux et les valeurs de la pauvre femme !... On dit aussi qu'il est marié secrètement à une sorcière, dont on ignore le nom, et qui, cachée au fond du maquis, lui fournit toutes les

herbes avec lesquelles il empoisonne ceux qui le trahissent ; mais que ne dit-on pas !... Juanita est plus proche de la vérité quand elle pense simplement que, si Antonio ne se marie pas, c'est qu'il ne veut pas, tant qu'il est jeune et hardi, s'embarasser d'une famille. Une femme, même aussi docile que les épouses corses, le gênerait forcément dans sa libre vie, dans les hasards d'une existence toute consacrée à l'aventure et souvent au crime. Une sœur, une petite esclave à la maison, c'est tout ce qu'il lui faut ; aussi, gare à elle si, quelque jour, elle voulait s'en évader !

Juanita se dit tout cela, tandis qu'elle coud, qu'elle sarcle le maigre jardin, qu'elle tire de l'eau, qu'elle garde les chèvres... Aussi quel effroi n'éprouve-t-elle pas en pensant à la folie qu'elle a commise, à ce rendez-vous donné à Saviniac... Bientôt, la lune va se lever plus tard, et il viendra dans le bois, et elle lui a promis de le rejoindre... Que va-t-elle faire, grand Dieu?... Si elle lui écrivait de renoncer à elle?... Mais, pourtant, comme il la serrait doucement contre lui, comme ses yeux étaient bons ! Non, personne, bien sûr, ne regardera ainsi, jamais, la petite Juanita... Elle voudrait bien le revoir encore, écouter les mots délicieux, les mots qui caressent le cœur... Ah ! si seulement Antonio ne rentrait pas ce jour-là à la maison, si quelque expédition pouvait le

retenir au loin !... S'il était, lui aussi, tenté par cette nuit sans lune, propice aux bons coups !...

Le moment est arrivé, le soleil couchant embrase l'horizon. Juanita sert le repas du soir. Antonio est là, comme par un fait exprès ; il la harcèle moins qu'à l'ordinaire, semble-t-il, mais, sous le corsage léger, le cœur de la jeune fille bat si fort qu'elle craint qu'on ne l'entende ;... elle tremble en posant les plats sur la table, et, malgré son teint brun, elle est pâle comme une morte... Enfin, Antonio se lève, il se tourne vers ses deux frères :

— Beau temps, les gars, on va faire un tour ?

Chacun sait ce que ça veut dire ; quelque opération est sans doute décidée. Les trois hommes glissent dans leur ceinture un large couteau, ils boivent une dernière rasade et les voilà partis...

— Dieu soit loué ! murmure Juanita.

Elle est tranquille, à présent : sa vieille mère, une fois couchée, s'endort, écrasée par le travail du jour ; d'ailleurs, elle n'a plus l'oreille très fine ; aussi, dès que la jeune fille s'est retirée dans la soupente qui lui sert de chambre, elle éteint la lumière, feint de se coucher... A onze heures et demie, tout dort dans la maison solitaire... Au dehors, nul bruit ne se fait entendre, c'est le grand silence des bois... Juanita, nu-pieds, se glisse dans la cour ; la nuit

est sombre, elle traverse en rampant le pré qui s'étend derrière la maison... Enfin, elle atteint la lisière de la forêt..., son pas léger semble ne pas même toucher les herbes ou les mousses, rien ne décèle sa présence ; il fait chaud, elle n'est vêtue que d'une blouse de toile bise, mais, pour se mieux cacher encore, elle s'enroule dans son vieux châle noir. Bientôt, elle s'enfoncera sous la voûte des arbres, puis, en suivant la sente, elle arrivera à la source qui coule entre deux roches, près d'une masure abandonnée... C'est là qu'elle a donné rendez-vous à Saviniac... Son souffle court l'opresse, elle a peur, mais elle espère... Heureusement qu'Antonio était parti ce soir !...

Tout à coup, sans qu'elle s'en doute, dans la nuit noire, une main terrible s'abat sur son épaule et la brise, une main large, carrée, rugueuse, qu'elle connaît bien !... Elle n'a pas besoin de se retourner pour savoir qui est là !... Sous la poigne de fer, ses os craquent, ... elle pousse un cri étouffé.

— Ah ! je t'y prends, toi, à courir la nuit ! gronde Antonio à mi-voix. Où allais-tu, misérable ?

— Me... me promener..., j'avais trop chaud !

Une pression plus forte broie son épaule, fait plier tout son corps. Elle gémit.

— Ne mens pas, poursuit Antonio, tu as un galant ?

Dans un soupir, d'une voix à peine distincte, elle fait :

— Oui !

— Qui est-ce ? reprend l'autre brutalement.

— Un Monsieur ! dit Juanita, et une certaine fierté se mêle à sa terreur.

Antonio ne lui répond qu'en lui prenant ses frêles épaules entre ses deux mains puissantes, et il les serre, serre comme dans un étai... Juanita se sent perdue...

— Je te dis : Qui est-ce ? Son nom, vite !

Balbutiante, éperdue, la jeune fille n'ose plus, ne sait plus mentir :

— C'est Saviniac, tu sais, l'ingénieur de là-haut...

Antonio rugit dans l'ombre :

— Ah ! celui-là, par exemple ! celui qui m'a volé ! qui t'a fait pincer par la police !... Tu n'as pas honte !...

Et il secoue si fort les minces épaules que Juanita sent peser sur elle une force terrible, inconnue... On dirait que quelque chose de gigantesque va l'écraser... Elle tombe à genoux :

— Pardon ! pardon ! Antonio, je dirai tout !

— Où as-tu rendez-vous ?

Elle hésite encore : elle sent qu'elle livre un homme :

— Près du grand chêne, au carrefour de la route de Salvi.

Antonio resserre encore sur elle la pince de ses doigts énormes.

— Tu mens, je l'entends à ta voix ! Si je te le demande une fois de plus, tu ne verras pas le soleil se lever demain !

Alors, la gorge serrée, elle avoue enfin :

— Au bord de la source, derrière la cabane en ruines...

Enfin, Antonio la lâche et lui dit d'un ton jovial :

— Bon, vas-y !

Elle se relève, mais elle tremble tellement qu'elle ne peut se tenir debout... Elle ne comprend plus...

Antonio la pousse en avant, d'un grand coup dans le dos.

— Je t'ai dit d'y aller ! reprend-il ; et il continue férocement :

« Qu'il ne se doute de rien, surtout ! Si je ne le trouvais plus, c'est à toi que je m'en prendrais !... Allons, vas-y, la belle ! Cours vite, ton galant t'attend !... Fais-le patienter jusqu'à ce que j'arrive ! C'est toujours facile de faire patienter un galant !... File vite !... Tu n'es plus si pressée d'y aller à présent, on dirait !... »

Dans le sentier qui va à la source, Juanita marche comme une hallucinée. Hagarde, elle avance, elle avance sans voir... Elle voudrait seulement mourir, mourir !... Ah ! si elle pou-

vait mourir !... La peur d'Antonio la déchire... Mais voici que quelque chose naît en elle, quelque chose de plus grand, de plus fort que cette peur : c'est l'amour pour Saviniac ! Elle sent, pour la première fois peut-être, qu'elle aime vraiment, profondément l'homme dont elle commence à deviner la silhouette dans la nuit obscure, l'homme qu'elle va faire tuer !... Maintenant, elle sait qu'elle aurait le courage de mourir pour lui. Elle s'approche. Saviniac court vers elle, la serre dans ses bras... Mais qu'est-ce que cette statue glacée ?... D'une voix blanche, changée, Juanita lui dit seulement (et ses dents claquent d'épouvante) :

— Partez, partez ! Sauvez-vous ! Antonio me suit, il nous guette !... Ah !...

Le sifflement d'une balle l'interrompt... Daniel Saviniac, atteint dans sa fuite, pousse un cri de rage et de douleur, mais sa blessure doit être légère, car il continue à courir, il se sauve dans l'ombre. Antonio le poursuit... et, au fond des bois, dans la nuit sans lune, c'est le corps-à-corps primitif de deux hommes qui se disputent une proie.

.
Ignorant l'issue du sombre drame, déchirée de terreur et d'angoisse, Juanita resta une grande partie de la nuit terrée au fond du fossé. Quand vint la fraîcheur de l'aube, elle

trembla de peur et de froid et tenta de retrouver, à travers les taillis, les traces de la lutte sauvage. Elle erra longtemps, la gorge sèche, les tempes en feu, sans rien découvrir... La forêt silencieuse gardait son lourd secret.

Que s'était-il passé? Daniel vivait-il encore? Où était-il? Et à elle, que réservait Antonio? Un frisson de peur physique, alors, la secoua toute... Aussi, avant que le jour ne fût tout à fait levé, elle se glissa à pas de loup dans l'enclos, gagna la maison qui semblait encore endormie et, par la fenêtre basse qu'elle avait laissée entr'ouverte, elle pénétra dans sa chambre misérable... Au matin, comme d'habitude, elle reprit son travail accoutumé. Seule, en face d'elle, taciturne, sa mère vaquait à ses occupations. Aucun des garçons n'était là, ni Antonio, ni ses frères. Il en fut ainsi pendant plusieurs jours, et la pesante atmosphère de mystère et de crime continua d'accabler Juanita. Sa mère ne la quittait pas; était-ce une consigne?... Il semblait que le regard de la vieille femme fût empreint d'une sorte de lueur sournoise... En tout cas, Juanita n'était jamais seule, ne pouvait parler sans témoins à qui que ce fût et n'allait plus librement au village, encore moins pouvait-elle espérer se rendre chez la tante de Salvi! Elle se sentait surveillée, espionnée..., ce joug l'étouffait; elle aurait préféré affronter en face les coups d'Antonio; sur-

tout elle se désespérait chaque jour davantage de ne rien savoir du sort de Saviniac, et cette douleur, qu'elle devait enfermer au fond d'elle-même, la mûrissait, l'affinait, l'élevait... Ce n'était plus la petite sauvage de seize ans qui avait franchi, une nuit d'hiver, le seuil de l'ingénieur, l'enfant farouche qui admirait Antonio parce qu'il était fort et ses poings rudes. Peu à peu, une femme nouvelle naissait en Juanita. D'abord puérilement flattée par la passion de Saviniac, elle en avait été ensuite touchée et émue, mais maintenant l'exaltation divine du véritable amour grandissait en elle ; elle ne vivait plus que dans le souvenir des brèves minutes qu'elle avait passées, serrée contre lui, tandis que les paroles du jeune homme lui ouvraient un monde nouveau, comme un horizon d'une ineffable beauté, qu'elle n'avait jamais cru pouvoir contempler... Ainsi l'amour et la souffrance transformaient Juanita Borghesi. Ah ! qui lui dirait ce qu'était devenu Daniel?... Ce qu'elle avait d'abord un peu méprisé en lui, sa douceur, son apparente faiblesse, sa sensibilité frémissante lui poignaient le cœur aujourd'hui ; elle se sentait mourir de tendresse et d'inquiétude. Pensant à Daniel luttant contre Antonio, luttant pour elle, elle s'entendit prononcer tout bas ces mots qui fleurissent fatalement un jour ou l'autre sur les lèvres des amoureuses, parce qu'ils montent

inconsciemment de ce fonds de maternité et de pitié qui dort en toute femme :

— Pauvre petit !

L'idée de Daniel blessé, mourant, mort peut-être, déchirait Juanita jusqu'aux entrailles, autant que s'il s'était agi de son enfant... Tant pis ! dût-elle se heurter à Antonio lui-même, elle aurait de ses nouvelles !

Sur ces entrefaites, un peu plus de deux semaines après la nuit tragique, Antonio revint. Il avait un regard sombre de bête traquée, et les mines déconfites de ses deux frères ne faisaient pas prévoir que les opérations engagées eussent dû rapporter un bien riche butin. Souvent il s'absentait ainsi, quand il y avait de beaux coups à faire, et ce n'était jamais qu'en passant qu'il dormait sous le toit d'Orbaco. C'est ainsi que la police ne savait où le saisir à coup sûr. Pourtant, il y avait bien longtemps qu'il n'était revenu avec cette face ravagée et cet air farouche. Que s'était-il passé ? A quel danger avait-il échappé ? Juanita se plut un moment à espérer que c'était Saviniac qui avait été vainqueur et qu'il était peut-être actuellement sain et sauf... Mais non, hélas ! ce n'était pas possible : nul ne pouvait l'emporter sur la force et la brutalité d'Antonio... Ce devaient être d'autres soucis qui assombrissaient son front...

D'ailleurs, le soir de son retour, tandis que

la jeune fille le servait, à table, il posa sur elle, longuement, son regard lourd et dominateur, et elle y vit une expression de cruauté froide qui la fit tressaillir ; pourtant, pour la première fois, elle soutint la puissance de ce dur regard. Chose curieuse, il lui semblait qu'elle ne craignait presque plus Antonio ! En une minute silencieuse et terrible, tous deux s'affrontèrent ainsi, âmes pareilles, enflammées l'une d'amour et l'autre de haine, toutes deux farouches, frère et sœur, malgré tout, par le même sang ardent qui les jetait avec tant de violence l'un contre l'autre...

Après dîner, comme Juanita, accroupie devant l'âtre, soufflait sur un tison pour le rallumer, elle sentit la main d'Antonio qui frôlait ses boucles brunes... Lourde, cette main pesait sur son front... Était-ce une caresse ? Ou bien la main s'appesantirait-elle davantage encore pour briser cette jeune tête, pour l'enfoncer brutalement entre les épaules, comme, déjà, cela lui était si souvent arrivé?... A genoux, sans bouger, sans parler, Juanita sentait le cœur lui manquer. Une caresse d'Antonio ! à elle !... Était-ce possible ? Jamais, jamais une telle chose n'avait eu lieu ! Elle ne se rappelait même pas que son frère lui eût une fois souri... Mais si, c'était bien vrai, tout de même, la main puissante, si dure quand elle frappait, restait ainsi presque douce, sur le front de Juanita...

Oh ! qu'était-il arrivé, mon Dieu ! pour qu'Antonio agît ainsi ? Mon Dieu ! mon Dieu ! il fallait qu'elle sût !... A tout prix elle saurait !

Quant Antonio eut laissé retomber son bras et que Juanita releva la tête, elle détourna son regard. Ni l'un ni l'autre n'osèrent s'avouer leurs pensées... Juanita sentait des larmes lui piquer les paupières, et elle ne savait pas si c'était à cause de la caresse d'Antonio ou à cause du souvenir de Daniel...

.

Oui, vraiment, la petite Juanita s'enhardit de plus en plus ; elle a trouvé dans un tiroir le beau couteau d'Antonio, brillant, tout neuf, elle s'en empare et le glisse rapidement dans la poche de son tablier, tandis que la vieille Borghesi fait sauter le lard dans la poêle ; elle s'en empare, car elle a son idée.

L'après-midi, elle bêche, creuse, sarcle la terre rougeâtre du jardin ; non loin, sa mère lave le linge d'Antonio ; on n'a pas voulu qu'elle y touche cette fois-ci, ... pourquoi ? Est-ce qu'il porterait des taches suspectes, des taches de sang ?... Ah ! comme Juanita tremble maintenant, quand elle pense aux crimes d'Antonio ! Elle se penche davantage vers la terre, mais elle jette un coup d'œil de l'autre côté de l'enclos... Elle aperçoit Pietro, un petit gars de douze ans, le fils d'une femme d'Or-

baco, qui garde ses chèvres. Elle appelle doucement :

— Pietro!... Pietro!...

En regardant là-bas, du côté de sa mère, pour voir si elle est toujours absorbée par la lessive. L'enfant se retourne, il approche, ses yeux noirs brillent sous ses cheveux embroussaillés... Sans avoir l'air, sans quitter son travail, Juanita lui montre le couteau d'Antonio.

— Tu vois, Pietro, dit-elle, demain, ce couteau sera à toi, si tu peux aller à Salvi et savoir ce que l'on raconte au sujet de l'ingénieur Saviniac, tu sais, celui qui est installé au sommet du ravin...? Et surtout ne parle de moi à personne! Si tu dis que c'est moi qui t'envoie, tu n'auras pas de couteau.

Les yeux du gamin sont de braise, la vue du couteau répand sur la physionomie enfantine une extraordinaire puissance de désir.

— Oui, oui, sois tranquille, Juanita, j'irai à Salvi, et je serai demain soir ici, à la même heure. Alors, tu me donneras le couteau!

Heureusement, le lavoir étant placé en contrebas, la vieille Borghesi, assourdie par le bruit du battoir, n'avait rien entendu... Juanita continuait à donner de grands coups de bêche...

Le lendemain, elle reprit la pioche, mais elle était si bouleversée de ce qu'elle allait entendre qu'elle dut plutôt s'appuyer sur l'outil tant ses

jambes tremblaient. Sa mère relevait le linge étendu. Au moment où elle remontait vers la maison, Pietro, tout en sifflotant, s'approcha de la barrière et, d'un air détaché, dit à mi-voix :

— Tu as le couteau, Juanita?

Celle-ci était tellement émue qu'elle ne put que faire « oui » de la tête, sans desserrer les dents.

— Alors, donne-le vite, car, si ta vieille revient, tu ne pourras plus.

Comme Juanita hésitait, il dit :

— Allons, donne, donne vite ! J'ai les nouvelles...

Par-dessus la haie, Juanita jeta le couteau. L'enfant s'en saisit avec une exclamation de joie.

— Alors, parle ! mais parle donc ! fit Juanita, la voix étranglée.

— Eh bien ! voilà, reprit le garçon, je suis allé à Salvi. Il faisait chaud, tu sais, car on a beau être en septembre, le soleil tape dur ; j'ai bien gagné mon couteau !

— Assez ! souffla Juanita. Qu'est-ce qu'on t'a dit de l'ingénieur ?

— Ah ! le pauvre !... on en raconte sur lui ! Il paraît qu'on l'a trouvé, le mois dernier, devant sa porte, à moitié assassiné... On l'aurait déposé là, que disent les gens, car il n'y a pas eu lutte si près de chez lui. Enfin, il était

comme mort!... On l'a soigné comme on a pu et, dès qu'il a été possible de le transporter, quelqu'un de sa famille est venu et l'a ramené en France. Depuis, personne n'en a plus entendu parler, mais le médecin qui l'a vu a dit à un homme de Salvi qu'il ne s'en remettrait pas. En tout cas, la maison du ravin est vide, on attend son remplaçant... Mais, tu ne dis rien, Juanita, qu'as-tu?... Tu es toute pâle...

Appuyée contre la haie, les yeux béants d'épouvante, la tête renversée en arrière, Juanita semblait morte, morte d'horreur...

VIII

VENDETTA

Les jours passèrent... Le temps qui s'écou-
lait ne faisait qu'accroître le désespoir de Jua-
nita. Elle mesurait à présent, plus que jamais,
l'importance du rôle que Saviniac avait joué
dans sa vie, et maintenant, mort ou vivant, il
était perdu pour elle ! Antonio le lui avait
pris... Elle avait envie de hurler, de griffer
comme une bête !... L'amour de Saviniac, si
nouveau aux yeux d'une fille de sa race, lui
avait été une sorte d'enchantement... Cette pas-
sion, ardente et tendre à la fois, qu'il avait su
lui témoigner, l'avait transfigurée : d'une en-
fant sauvage, il avait fait une amoureuse exal-
tée ; mais, si elle savait à présent aimer et
souffrir comme une vraie femme, avec toutes
les nuances, toutes les complexités que les
civilisés apportent dans les sentiments du cœur,
elle éprouvait encore les réactions furieuses
d'une jeune barbare. Aussi, de toute son âme,

haïssait-elle Antonio !... Chaque jour qui passait augmentait sa détresse de ne plus espérer cet amour si puissant et si doux que nul être ne pourrait désormais lui offrir... C'était fini !... Tantôt elle pleurait Daniel, comme on pleure les morts, avec la sensation d'inéluctable, de brisement suprême qui se heurte à toutes les tombes..., tantôt elle se révoltait qu'on le lui eût arraché, qu'il pût à présent revivre pour d'autres que pour elle, qu'Antonio les eût à jamais séparés !

Si jeune encore, et d'une race si violente et si chaude, elle n'avait rien d'une élégiaque, aussi, peu à peu, grandissait en elle une idée dominante, une idée qui absorbait toutes ses puissances de volonté et de désir : se venger ! rendre à Antonio tout le mal qu'il avait fait à Daniel, tout le mal qu'il avait fait à elle-même !

A mesure que les jours passaient, cette idée se précisait en elle de plus en plus. Elle joignait à la haine qui la soulevait contre son frère la lucidité la plus froide... Elle n'attendait que l'occasion. Le jour venu, elle n'hésiterait pas. Un soir, comme Antonio dormait, elle se saisit de sa carabine. Doucement, elle caressait l'arme ; comme elle le haïssait ! Le tuerait-elle ainsi ? Ah ! sa main ne tremblerait pas... « Daniel, mon Daniel, tu serais vengé ! » murmurait-elle en elle-même... Et puis, non ! Songeuse,

elle reposa l'arme... Un meurtre de famille, l'éternelle vendetta ; non, pas cela !... Antonio tué à bout portant, sous son toit, par quelqu'un des siens, ne souffrirait pas assez ! Il fallait qu'il fût vaincu, humilié, qu'il attendît longuement la mort ignominieuse, la mort des condamnés !...

Il y avait trois mois que Juanita avait tenté de rejoindre l'ingénieur dans la forêt d'Orbaco, trois mois qu'Antonio avait brisé sa vie... C'était un samedi soir. Antonio, revenu d'une expédition, était, comme toujours à présent, sombre et taciturne. Les temps étaient durs pour lui ; les belles affaires d'autrefois se réduisaient à de maigres cambriolages ;... puis, il était de plus en plus traqué... Par bribes, Juanita avait appris qu'il venait, avec ses frères, d'attaquer un auto-car, et que, dans la mêlée, un voyageur avait été grièvement blessé ; Antonio, non plus, n'était pas rentré indemne ; une blessure à la jambe l'immobilisait et le rendait encore de plus méchante humeur...

Dans la soirée, assise auprès du feu, Juanita dit, avec le plus grand calme :

— Demain, dimanche, j'irai voir ma tante de Salvi ; tu n'as pas besoin de moi, mère ? ajouta-t-elle en se tournant vers la vieille Borghesi qui tricotait...

La femme ne répondit pas, mais Antonio fit

entendre une sorte de grognement. Alors, étonnée elle-même des mots qu'elle osait prononcer, la jeune fille leva la tête vers son frère, et, le regardant bien en face, s'exprima avec assurance :

— Qu'as-tu à redouter, à présent, Antonio? puisque Daniel Saviniac est mort et que tu sais bien que je n'aurai pas d'autre galant!...

Ne sachant que répondre, Antonio haussa les épaules, et chacun se tut. Un peu plus tard il lui dit, presque doucement, alors qu'elle allait fermer la porte des étables :

— N'oublie pas de faire tout ton travail pour demain, puisque tu veux aller à Salvi.

C'était, enfin, la permission accordée! En même temps, Antonio tourna vers elle un regard quasi amical qui semblait dire :

« Allons, veux-tu? faisons la paix... »

Mais Juanita se raidit, elle baissa les yeux et ne répondit rien à ce regard. Quand on a pris à une femme l'homme qu'elle aimait, on ne doit en attendre ni pardon, ni pitié! On n'a plus en face de soi qu'une ennemie à mort.

Le lendemain, dimanche, Juanita se leva de bonne heure. Elle mit sa robe neuve et son beau châle, elle tâcha de fixer ses boucles rebelles; pour la première fois depuis qu'elle avait perdu Daniel, elle se sentait, sinon heu-

reuse, du moins sereine, apaisée... Avant de partir, sur le seuil de la maison, elle s'arrêta une seconde ; elle contempla la pièce sombre aux solives enfumées, la grande cheminée, et, dans le coin, la carabine d'Antonio ;... elle contempla aussi le vieux toit rongé par la mousse. les cyprès noirs, l'enclos, le coin du ciel, tout ce qui avait été sa vie pendant dix-sept ans, tout ce qu'elle n'allait plus jamais revoir... Mais, comme si elle se reprochait cet éclair d'attendrissement, elle détourna la tête et franchit vite la marche usée, sans une hésitation, sans un regret, sans un remords.

Une fois dehors, d'un pas ferme, elle se dirigea vers le village. Là, elle bifurqua résolument..., mais elle ne prit pas la route de Salvi !

Deux heures plus tard, elle descendait du train à Corte. Elle n'avait pas voulu se rendre à Sartène, où l'on eût pu la reconnaître. Là, elle se fit indiquer la gendarmerie ; elle s'y rendit, l'air absent. Dans l'étroite pièce claire où on la fit entrer, elle se tint debout, les lèvres serrées, son regard étrange brillant d'un éclat effrayant. Elle ne vit pas même entrer le brigadier qui dut lui heurter l'épaule en lui disant :

— Eh bien ! qu'y a-t-il ?

Elle ne répondit pas directement, mais murmura d'une voix blanche :

— Voulez-vous arrêter, sans danger, Antonio Borghesi?

— Hein! quoi, s'écria l'homme, le bandit Borghesi!... Vous n'êtes pas folle! Mais il est imprenable!... On ne sait jamais où il se trouve!

— Vous ne me dites pas si vous voulez vous en saisir? poursuivit la jeune fille, avec le plus grand calme.

— Si je veux arrêter Borghesi! mais bien sûr que oui!... c'est pas des choses qui se demandent! Pensez donc! il est recherché pour je ne sais combien de meurtres... Ce serait une riche capture et mon avancement assuré! sans parler de la prime... Alors, que faut-il faire?

— Il est en ce moment chez sa mère, sur le territoire d'Orbaco, dans une maison isolée, sur la lisière de la forêt; il y est pour plusieurs jours au moins, car il a une blessure au genou qui l'empêche de marcher. Vous pouvez y aller à coup sûr! vous le trouverez, et, la maison, vous la reconnaîtrez facilement: il y a trois grands cèdres près de la porte et une fontaine au bord du chemin...

Haletante, Juanita s'arrêta; son regard clair fixait toujours un point lointain... Elle semblait parler et agir en rêve...

— Bon! dit le brigadier, je vais en référer à mes chefs. Donnez-moi votre nom.

— Non, répondit sèchement Juanita, vous n'en avez pas besoin !

— Mais si ! qui me dit que nous ne serons pas attirés dans un guet-apens, et que, tout ça, ce ne sont pas des mensonges?...

— Renseignez-vous, fit fièrement Juanita, et vous verrez que je n'ai pas menti ;... mais pour mon nom, vous ne l'aurez jamais !

— Et la prime qui vous revient, si Borghesi est arrêté, où faudra-t-il vous la verser ?

— Non ! dit encore Juanita, je ne toucherai pas d'argent... Je ne veux pas d'argent, non, non ! je ne veux pas..., je ne veux pas...

Et, dans sa gorge, il y avait comme une espèce de sanglot... Puis, sans mot dire, sans que le gendarme, ému, osât la retenir, elle sortit de la salle, et, l'esprit absent, se retrouva sur la petite place de Corte, aux maisons serrées, aux cailloux pointus... Elle n'eut plus alors qu'une idée : se sauver !...

D'un pas rapide, elle gagna la campagne, marcha au hasard comme une égarée ; elle parlait toute seule, elle avait l'air d'une pauvre démente... Elle marchait, marchait, sans savoir où elle irait... Elle était maintenant en plein bois, et l'ombre de la nuit, peu à peu, couvrait la terre... Enfin, à la longue, épuisée, elle tomba sur le bord de la route, et là, à bout de forces, à bout de résistance nerveuse, pour la première fois, elle put pleurer ! Ah ! qu'elle

était misérable ! Elle avait livré son frère, elle avait vendu Antonio !... Où pouvait-elle désormais se cacher ? Quel refuge lui serait encore ouvert ?... Il lui semblait qu'une ombre sanglante et décapitée se penchait vers elle, se penchait de plus en plus, terrible, implacable... En vain, elle essayait de la repousser, éperdue d'horreur... Elle se débattait dans la nuit en criant :

— Daniel ! Daniel ! c'était pour toi !

Hélas ! elle savait bien, la malheureuse, que tout cela ne lui rendrait pas Saviniac !

.
Trois jours plus tard, Borghesi était enfermé à la prison d'Ajaccio.

IX

UNE AUTRE FEMME

Dans l'ouvroir aux murs blancs, à l'ombre du grand Christ dont les bras étendus semblent étreindre le monde, les fronts pâles des jeunes orphelines sont penchés sur l'ouvrage. Sans relâche, elles tirent l'aiguille ; visages fanés avant l'heure, pauvres regards de femmes manquées ! Elles ont les yeux sans éclat et la bouche triste de celles qui ne connaissent pas l'amour. Les cheveux ternes, les dos étroits, elles se courbent sur la tâche fastidieuse, la tâche de chaque jour ;... leurs préoccupations la dépassent-elle ? Des rêves réchauffent-ils encore leur vie ingrate, ou bien se sont-elles complètement habituées à ce morne joug ?

Près de la fenêtre par où la radieuse lumière méditerranéenne entre à flots, deux femmes sont assises, mais elles ne semblent rien voir,

hors le carré de toile qu'elles ont entre les mains ; et puis, qu'importe le soleil quand on ne l'a pas en soi ! La beauté de la terre, la beauté des choses ne font qu'exaspérer la misère de l'âme !

L'une est une de ces filles sans âge, pauvre machine usée qui n'existe que par le labeur qu'elle accomplit chaque jour et pour qui le répit du dimanche constitue l'unique joie du monde... L'autre, c'est Juanita Borghesi ! L'enfant sauvage qui courait nu-pieds à travers le maquis, la splendide créature pour laquelle Saviniac a voulu mourir est là, dans cet ouvrage, penchée sur un ouvrage auquel elle ne songe guère. Une lourde robe noire enserre étroitement son cou et ses bras, ses folles boucles brunes sont tirées en un chignon bien sage, son teint chaud commence à devenir terne et terreux, et, quant au feu de ses yeux magnifiques, elle semble, sous la paupière baissée, l'ensevelir à jamais... Dieu ! qu'elle est changée, Juanita Borghesi ! Nul, sans doute, de Salvi à Cargèse, ne pourrait la reconnaître dans cette ouvrière au visage taciturne... Et pourtant, c'est bien elle ! elle qui, déchirée dans son cœur et épuisée dans son corps, mourant de remords et de faim, est venue échouer là, malheureuse épave d'une histoire tragique...

Après qu'elle eut livré Antonio, Juanita erra pendant plusieurs jours, couchant dans les bois,

mendiant son pain, s'accrochant aux ronces des chemins... Pour rien au monde, elle n'aurait voulu revenir à la maison de sa mère ; portant le poids de cette trahison, elle était, à coup sûr, en horreur à tous les siens, rejetée par son pays et par sa race..., et l'ombre d'Antonio la poursuivait toujours ! Elle s'était vengée, oui ! mais, à son tour, le frère terrible se vengeait d'elle, il l'empêcherait à jamais de trouver, sinon le bonheur, du moins le calme et la paix ! Quant, à bout de forces, elle s'étendait sous un arbre, au clair de lune, pour dormir, une grande silhouette pâle se levait à côté d'elle : c'était celle du condamné qui, avec une voix plus douce que celle qu'elle lui connaissait, gémissait sans fin : « Juanita... Juanita... » Alors, la malheureuse fille bondissait, elle reprenait sa course, se sauvait plus loin, toujours plus loin..., et, dès qu'elle s'arrêtait, le fantôme d'Antonio pleurait de nouveau à ses côtés : « Juanita... Juanita... »

Où irait-elle ? allait-elle aussi prendre le maquis ? s'enfermer, farouche, dans le « Palais vert », et, malgré son âge, y vivre toute seule, y vivre de rapines et de meurtres ? Elle en serait peut-être capable, car, par moment, le sang violent des Borghesi lui battait aux tempes, et une fureur de désespoir la secouait toute contre le monde entier... Mais non ! elle avait trop pensé, trop aimé, trop souffert pour

retomber à cette sauvagerie primitive. Quelque chose, en elle, était changé pour toujours. Daniel avait fait d'elle une autre femme... Daniel ! elle ne le reverrait jamais..., il était mort, ou bien il l'avait abandonnée, et même si un jour, par miracle, elle le retrouvait, l'ombre d'Antonio les séparerait encore !... Ah ! elle avait bien tout perdu, tout ! Aucun espoir, de quelque côté que ce fût, ne lui restait au cœur... Nul toit heureux ne l'abriterait désormais ! Mieux valait mourir !... Un soir, franchissant le Tavignano, au fond d'une gorge solitaire, elle se pencha sur le petit pont de bois et regarda fixement l'eau rapide et noire qui roulait sur les roches... Une minute, elle ferma les yeux, prête à se précipiter dans l'oubli, mais, par un brusque réflexe, elle se rejeta en arrière, tremblant de toute sa dévotion italienne devant le gouffre de l'au-delà... Le lendemain, dans une humble église blanchie à la chaux, pleine d'ombre et de fraîcheur, elle avouait à un prêtre ce qu'elle appelait son crime. Ému de pitié devant une telle détresse et croyant qu'une vie régulière constituerait pour la pauvre enfant la plus haute, la plus vraie des pénitences, il voulut la conduire lui-même au couvent de Porto-Rezzo et, là, la remit entre les mains de la Supérieure qu'il connaissait et estimait de longue date. Il y avait plus de deux mois déjà que Juanita Borghesi vivait dans cet asile, pai-

sible et soumise en apparence, donnant toute satisfaction aux religieuses, mais, au fond d'elle-même, abîmée dans une désolation sans nom... Elle ne savait rien du sort d'Antonio et n'osait rien demander à son sujet... Quant à l'amour de Daniel, il n'était plus, dans son existence brisée, que le souvenir d'une heure merveilleuse où elle avait su, vraiment, ce que c'était que de vivre... Il ne lui restait, maintenant, qu'à pleurer deux morts, deux morts ennemis et qui, sans cesse, se combattaient encore dans son cœur ! Au fond, c'était elle qui les avait tués tous les deux : si elle avait repoussé les instances de Saviniac, si elle ne l'avait pas attiré dans la forêt d'Orbaco, il serait encore vivant et heureux. Puis, non contente de ce premier crime, elle avait lâchement, bassement vendu son frère, l'homme de son sang ! Ainsi les deux fantômes la poursuivaient-ils, chacun lui reprochant sa double trahison... A présent, dans la nuit sans issue des longs désespoirs, elle devait marcher jusqu'à l'heure suprême, l'heure de son jugement.

.

Non seulement Juanita souffrait au fond d'elle-même, non seulement elle pleurait cet amour trop beau, trop doux qui l'avait enivrée, non seulement la honte et le remords d'avoir tué son frère lui labouraient l'âme, mais elle de-

vait encore, au point de vue physique, subir un total changement de vie, particulièrement dur pour elle, habituée au grand air et à l'existence des champs. Bien sûr, son enfance n'avait connu ni soins, ni caresses, et Dieu sait si la fêrulle d'Antonio avait été rude parfois ! Mais, malgré tout, elle s'épanouissait sous ce ciel du maquis ; elle jouissait de cette existence farouche qui avait été celle de tous les siens, elle en savourait, inconsciemment, l'âpre et féconde poésie.

Aujourd'hui, assise dans l'ouvroir silencieux et froid, une bouffée de détresse lui monte au cœur en pensant à tout ce qu'elle a quitté... Quand, dans l'ombre du passé, elle se voit, petite fille aux pieds nus, gardant ses chèvres sur les roches rouges de Salvi, elle sent que, malgré elle, ses yeux se mouillent, et il lui semble qu'elle n'aura jamais le courage, pendant tant d'années, de refaire le même ourlet, de découper la même broderie dans l'ouvroir aux murs blancs. Les Sœurs, cependant, sont bonnes pour elle, et Juanita leur est reconnaissante d'abriter ainsi une pauvre enfant qui n'a plus ni toit, ni famille... Mais devra-t-elle passer aussi toute sa vie, comme les filles effacées qui l'entourent, au fond d'un couvent ? Le regret de l'amour qu'elle ne connaîtra pas, le regret de sa jeunesse perdue lui serrent la gorge... Ah ! Juanita..., Juanita !... Comme vous êtes en-

core loin du détachement définitif ! Juanita, avez-vous oublié tout le sang qui tache vos mains brunes ?... Une fille comme vous n'a plus rien à espérer ! Vous savez bien que votre vie même est un péché... Si vous étiez restée dans le maquis, il n'est pas un seul des compagnons d'Antonio qui n'eût vengé le chef que vous aviez livré !...

.

Pourtant, dans cette atmosphère de renoncement, de labeur et d'expiation, quelque chose, en Juanita, n'accepte pas de s'effacer : c'est son étrange et triomphante beauté ! Malgré l'ambiance, malgré elle-même, ses yeux répandent une lumière de plus en plus magique et irréaliste ; sous l'ombre des longs cils noirs, leur bleu si pâle perce l'âme..., ses traits splendides s'affinent chaque jour, le dessin de sa bouche est plus ferme et plus pur, et, bien qu'elle ne conduise plus ses chèvres en plein soleil, son teint garde une matité brune qui la fait ressembler aux vierges de Tanagra. Tout en elle, son visage, sa démarche, l'attache exquise de son cou, évoque le miracle grec ! C'est une goutte du sang des Comnène qui a fécondé la vieille terre corse, et, cette fille, c'est comme la fleur d'une des plus belles races du monde... En la voyant, Mistral aurait pu composer son

hymne admirable à la race latine, à la race méditerranéenne :

Des formes pures de tes femmes
Les Panthéons se sont peuplés!...

.....

Au fond, les religieuses de Porto-Rezzo étaient bien embarrassées de leur protégée. Même douce et soumise, Juanita exhalait encore quelque chose de sauvage qui ne s'harmonisait guère avec l'ensemble dont elle faisait désormais partie. On sentait en elle comme une force aveugle de la nature qui devrait éclater quelque jour, malgré tout le soin qu'on mettait à la refouler... Et puis cette beauté passait les bornes!... Non! il n'était pas permis à une honnête fille d'être belle à ce point-là! Parmi les jeunes filles de l'ouvroir, elle finissait par faire tache. Le dimanche, quand le pâle troupeau errait sur les routes chaudes, si, par hasard, un promeneur apercevait Juanita, il s'arrêtait, foudroyé d'admiration, et il se retournait, longtemps, après que le groupe s'était éloigné. Aussi ses compagnes éprouvaient à l'égard de Juanita une haine grandissante... Bien qu'elles ignorassent d'où elle venait et qui elle était, certaines se doutaient bien qu'il y avait dans son passé quelque chose de tragique, et, un jour que l'une d'elles avait fait allusion

au fameux bandit qu'on était en train de juger à Ajaccio, on avait remarqué que Juanita, toute pâle, s'était appuyée au mur pour ne pas tomber...

Ainsi, toutes ces filles sans grâce vouèrent peu à peu à Juanita un sentiment presque féroce de jalousie et de mépris. On lui reprocha d'être silencieuse, triste, lointaine, on lui reprocha de travailler avec conscience, de se faire aimer des Sœurs, on lui reprocha surtout d'être trop belle et de paraître, avec cela, aussi vertueuse qu'une femme laide... N'était-ce pas là le comble ! Quelle audace d'arracher ainsi un privilège si fièrement gardé !

Juanita sentait gronder sur sa tête cette tempête d'hostilité sournoise qui se manifestait dans bien des petites choses, et si cruellement ! Elle y vit une nouvelle forme de l'expiation et s'y résigna. Elle savait bien maintenant qu'elle ne pourrait plus goûter quoi que ce soit de douceur au monde, ne fût-ce qu'un peu de paix... Et de toutes les menues méchancetés dont ses compagnes l'accablaient, elle faisait des ex-voto qu'elle suspendait en pensée aux pieds de la Madone, ... pour Daniel ! pour Antonio !...

Mais les religieuses s'apercevaient de ce trouble nouveau qui agitait leur royaume. La Supérieure écrivit donc au prêtre qui leur avait confié Juanita, et elle ne lui cacha point sa

perplexité. Ce prêtre avait une âme pleine de miséricorde et de pitié, aussi ne pouvait-il se désintéresser de cette enfant perdue qu'il avait, un soir, sauvée de la honte, du désespoir et de la mort. Il se rendit en hâte au couvent de Porto-Rezzo, et, là, la Supérieure lui confia toutes les difficultés que faisait naître la présence de Juanita :

— Je ne crois vraiment pas, dit-elle, que nous puissions garder cette jeune fille ici... Quelque chose, en elle, ne s'adapte pas à notre milieu. Qu'en pensez-vous, mon Père?

— Évidemment, évidemment..., fit le bon prêtre, tout songeur, l'éducation de cette enfant est une lourde tâche..., mais il faut voir en elle une brebis à sauver !

— Ce n'est pas là le plus grave, continua la Sœur, elle se soumet à la règle, elle est pieuse, bien qu'un peu exaltée, peut-être, mais... mais...

La religieuse n'osait dire que ce que Juanita portait en elle de redoutable c'était sa beauté.

— Enfin, conclut-elle, ne pensez-vous pas, mon Père, qu'il vaudrait mieux la marier?

— Hé, ma Sœur !... La marier ! La sœur d'un bandit..., vous allez vite en besogne ! Avec qui donc voulez-vous que je la marie ?

— Oh ! vous connaissez, bien sûr, quelque brave garçon qui ne demanderait pas mieux !

Réfléchissez-y, mon Père, je vous en prie ; en tout cas, nous ne pourrions pas garder bien longtemps Juanita dans notre maison. Elle y fait naître je ne sais quelle rumeur de mauvais aloi, sans qu'il y ait de sa faute, d'ailleurs, il faut l'avouer.

Le prêtre s'en alla, tout rêveur. Le dimanche suivant, il fit venir Juanita et la mit au courant de ce qui se passait. La jeune fille pleura ; elle savait bien qu'un jour ou l'autre il en serait ainsi, que cela ne pouvait durer..., mais sa misère l'étouffait ! Elle ne put s'empêcher de dire :

— Ah ! pourquoi, mon Père, au lieu de venir vous trouver, pourquoi ne me suis-je pas jetée dans le Tavignano?... Au moins, tout serait fini !..

— Non, non, ma fille, il ne faut pas parler ainsi ! protesta le vieux prêtre. Savez-vous, du moins, ce que voudrait la Supérieure ?

D'un air triste et lassé, la jeune fille fit « non », de la tête.

— Eh bien ! on voudrait vous marier ! Et vraiment, en effet, je ne crois pas la chose trop difficile ! Je vous trouverai bien un garçon honnête et travailleur, et, peu à peu, dans votre ménage, entre votre mari et vos enfants, vous oublierez tous vos ennuis...

Juanita, brusquement, éclata en sanglots.

— Ah ! mon Père ! fit-elle à travers ses

Jamais, pouvez-vous me proposer une chose pareille ! Quand on a fait ce que j'ai fait, on n'a pas le droit d'espérer du bonheur sur la terre... Non ! Non ! rien de doux pour moi, jamais !... Je veux expier, je veux racheter... Jamais, jamais je ne me marierai !...

En disant ces mots, elle ne pleurait plus ; une ardeur nouvelle la soulevait toute, ses beaux yeux étincelaient... C'était presque la Juanita d'autrefois, la fille sauvage du maquis !

Ému par cette protestation véhémement, le prêtre se contenta alors d'esquisser un geste vague d'abandon à la Providence, à laquelle il n'avait plus qu'à remettre le sort de cette pauvre enfant... Il ne se doutait pas que l'enthousiasme de ce renoncement tenait, non pas tant à la crainte d'offenser l'ombre d'Antonio qu'au désir de rester fidèle à l'ombre de Daniel !

Cependant la Supérieure, désireuse avant tout de se débarrasser de Juanita, sans la jeter à la rue où, faite comme elle était, son salut éternel aurait été fortement compromis, lui proposa plusieurs projets de mariage, tantôt avec un jardinier d'un couvent voisin, tantôt avec le fils d'un bedeau... A chacune de ces offres qui, dans la pensée de la religieuse, auraient dû combler d'aise une pauvre fille abandonnée, Juanita manifestait une indignation si géné-



reuse que la Supérieure n'osait insister davantage...

— Non, non, ma Mère ! disait la jeune fille, je ne peux pas, je ne veux pas être heureuse !... Je n'ai plus qu'un but, c'est de souffrir jusqu'à la mort, puisque j'ai trahi les miens !...

Finalement, comme l'hôpital de Porto-Rezzo manquait de personnel et qu'on demandait aux Sœurs quelque fille de l'orphelinat qui fût capable d'aider à soigner les malades, Juanita y fut envoyée sans même qu'on s'inquiât de savoir si elle le désirait. Ce nouveau changement de vie qu'on lui imposait lui fut encore plus dur que le premier. Elle perdait la paix et l'abri du couvent, cette atmosphère de piété et d'oubli qui convenait à son douloureux état d'esprit..., et puis, il faut bien le dire : l'orgueil de sa race indomptée se cabrait inconsciemment de n'être plus qu'une servante ! Ce que possède encore la plus pauvre des gardeuses de chèvres : la fierté d'être libre, elle le perdait définitivement. C'était bien là l'humiliation suprême, et, quand elle pénétra sous le porche de l'hôpital, il lui sembla qu'un joug de fer courbait pour toujours son front magnifique.

X

RÉSURRECTION

A l'ombre des grands pins maritimes, sur les pentes douces du jardin de l'hôpital, les malades, les convalescents sont allongés. Ils respirent avec délices cet air si pur, et le ciel éclatant de la Corse semble, au-dessus de leurs têtes, leur promettre des renouveaux d'espoir et de vie... Tous, plus ou moins, se reprennent à l'éternelle duperie de l'existence parce qu'il fait beau et parce qu'ils vont vieux ; ils osent croire encore aux mirages qui, depuis le premier jour du monde, n'ont pas cessé de leurrer et de décevoir l'humanité : amours, tendresses, ambitions, ils se raccrochent à tout cela avec passion, ils comptent pouvoir bientôt saisir de nouveau les oiseaux merveilleux, ils font des rêves d'avenir... Pauvres gens qui oublient quel est l'avenir réservé aux hommes !

D'ailleurs, leur illusion est compréhensible : il y a, dans l'atmosphère de ce printemps ra-

dieux, une telle suavité, une douceur si profonde qu'ils se disent sans doute que, malgré tant de peines et tant de chimères, il fait peut-être bon vivre, vivre simplement, animalemeut, sans penser ni réfléchir à rien, qu'à sentir passer sur soi la caresse de ce soleil dont tous les anciens peuples ont fait un dieu.

Il est quatre heures ; la chaude après-midi s'adoucit, la vieille haleine de la terre monte en buée, elle baigne ces corps fatigués, ces membres las, elle passe comme un baiser sur ces fronts tristes... Mais voici le goûter qu'on apporte des cuisines : deux femmes vêtues de blouses blanches servent le thé, le beurre, les petits pains, car c'est ici le groupe des malades riches, des hospitalisés payants. Ce goûter-ci est presque somptueux, et, près des malades, les femmes s'inclinent, elles installent la table pliante, soulèvent les coussins des chaises longues. L'une est une infirmière taillée comme un grenadier, haute en couleurs et grisonnante, l'autre, c'est Juanita Borghesi qui, docile et attentive, remplit sa nouvelle tâche. Là encore, parmi ces débris humains, sa surhumaine beauté se répand en longs et mystérieux frissons, elle semble personnifier la splendeur de la vie, et tous les malades, plus ou moins consciemment, tendent, vers cette pauvre servante, leurs mains pâles, comme pour saisir au passage un rayon de son enivrante jeunesse...

Elle est cependant triste, lointaine, absorbée par sa besogne si humble... Machinalement, elle porte le plateau, elle verse le thé ;... mais, d'une chaise longue, un cri s'élève... Appuyé contre ses oreillers se dresse un jeune homme livide, hagard... Juanita regarde à son tour... Une exclamation étouffée s'échappe de ses lèvres... Dans son émoi, elle laisse tomber la tasse, la théière qui se brisent à ses pieds...

— Daniel ! mon Dieu ! c'est Daniel !...

Savinia, renversé sur sa chaise longue, n'est plus qu'un mince visage si blême qu'il semble mort ; pourtant il rouvre les yeux, ses yeux si doux, si tendres, dont la lumière a guidé Juanita vers les horizons d'un monde nouveau... Malgré son émotion, c'est lui qui recouvre le plus rapidement son sang-froid :

— Laissez, madame Catherine, je réglerai tout cela, ne vous inquiétez pas ! Je connais Mademoiselle, je suis heureux de la retrouver ici...

Et, s'adressant à Juanita, il la prie de venir s'asseoir près de lui, et il lui tend une pauvre main si amaigrie qu'elle se retient pour ne pas la baiser...

La pauvre fille est si troublée, si éperdue de joie et de peine à la fois qu'elle ne sait plus que dire ni que faire... Elle est là, debout, les

larmes l'étouffent, et, sous les yeux de tous ces gens qui la regardent, elle croit qu'elle va mourir, mourir là, aux pieds de Daniel retrouvé !

Enfin, l'infirmière s'éloigne... Peu à peu, les autres convalescents, avec l'égoïsme naturel aux malades, ne s'occupent plus que d'eux-mêmes, et, l'un près de l'autre, à l'ombre d'un grand cèdre, Daniel et Juanita peuvent reprendre le duo d'amour que, dans la forêt d'Orbaco, la carabine d'Antonio avait si tragiquement interrompu six mois auparavant. Elle lui avoue tout, sa douleur, sa haine, sa vengeance longuement préparée, et puis sa honte, ses remords, sa misère, son besoin d'expiation pour apaiser l'ombre d'Antonio qui la poursuivait toujours... Saviniac sent combien elle a souffert de l'avoir cru mort ou parti loin d'elle, il mesure avec ivresse la force de cet amour qui a tellement changé Juanita, qui lui a fait trahir les siens, rejeter sa race, tout abandonner, qui, surtout, a transformé l'enfant orgueilleuse et farouche de naguère en amante passionnée !

Dans cet état d'adoration exaltée qu'elle éprouve maintenant à l'égard de Daniel, elle n'ose même pas lui demander pourquoi il a semblé l'oublier, pourquoi, dès qu'il a été moins malade, il n'a pas cherché à lui faire savoir qu'il vivait, qu'il pensait encore à elle ; aussi, quand, à son tour, Daniel lui raconte sa longue

agonie, comment il a été si près de mourir, et comment, cependant, son image ne l'a pas quitté, le cœur de Juanita se fend de douleur et d'amour... En effet, terriblement blessé par Antonio, laissé pour mort devant sa porte, on a d'abord désespéré de le sauver..., puis, soigné admirablement, il est revenu peu à peu à la vie, mais le choc avait été tel que sa force mentale restait diminuée. Dès qu'on l'a jugé transportable, son frère est venu le chercher pour le ramener en France, il n'était plus, lui, alors, qu'une pauvre loque, incapable de penser et d'agir... Mais voici qu'au moment de partir, la veille même du départ du bateau, ses blessures se sont rouvertes, on a craint la gangrène, le tétanos, et les médecins ont préféré le soigner sur place. Il est donc resté à l'hôpital de Porto-Rezzo où il traîne depuis des mois, n'arrivant pas à se remettre, sa vitalité touchée à fond depuis que... depuis que... — Juanita est suspendue à ses lèvres — depuis que les renseignements qu'il a fait prendre dans la région d'Orbaco lui ont appris que la sœur de Borghesi, disparue le lendemain de l'arrestation de son frère, avait été entraînée dans le maquis où les compagnons d'Antonio l'avaient mise à mort pour venger leur chef.

En disant cela, Daniel enveloppait la jeune fille d'un regard d'extase.

— Mais c'était un mensonge, continua-t-il,

un affreux mensonge ! Vous êtes vivante, Juanita, bien vivante, et, grâce à vous, je vais revivre !

Peu à peu, la nuit tombait, les autres malades avaient regagné leurs chambres. Seuls, sous le cèdre dont le feuillage devenait noir, Daniel et Juanita, les mains unies, connaissaient enfin l'heure divine.

— Ma bien-aimée, dit tout bas Saviniac, soigné par vous, je suis sûr que, dans quelques jours, je vais pouvoir sortir d'ici ! Nous partons immédiatement pour Marseille ou Nice, comme vous voudrez, et nous nous y marierons aussitôt que les formalités nécessaires seront accomplies... Alors, vous verrez, toutes ces semaines de cauchemar seront vite oubliées.

Ces paroles, par leur précision, rendirent à Juanita le sens des réalités, qu'elle avait complètement perdu depuis qu'elle avait si miraculeusement retrouvé Daniel... Comme si elle se réveillait en sursaut, elle retira brusquement sa main de celle du jeune homme et, avec des larmes plein la voix, elle dit :

— Non ! non ! Daniel... Hélas ! c'est impossible... Ah ! c'est trop dur !... Je suis trop, trop punie !

— Mais, chérie, que voulez-vous dire ? fit Saviniac dans un souffle angoissé.

La jeune fille courba la tête et pleura longuement, désespérément.

— Non ! non ! après ce que j'ai fait je ne peux pas connaître un bonheur pareil !... Ce serait péché, péché mortel ! Antonio me poursuivrait toujours. Déjà, la nuit, je ne peux pas m'endormir, je vois sans cesse sa tête sanglante rouler jusqu'à moi... Pensez, Daniel, j'ai tué mon frère !... Je dois expier jusqu'à la mort...

Daniel la regarda alors avec une infinie tendresse... Il y avait, dans ses yeux, un sentiment plus élevé, plus pur que tout ce que, jusqu'ici, il avait éprouvé pour elle... Il lui sourit avec une douceur si profonde qu'elle en eut le cœur brisé... Puis, posant sa main sur la tête brune, si belle, qui se penchait vers lui :

— Pauvre petite ! pauvre petite ! dit-il. Vous ne savez pas la nouvelle ?

.. Et, mi-amusé, mi-ému, il lui tendit le journal qui traînait près de lui, sur la chaise longue. Juanita y lut comme en rêve :

Le bandit Borghesi s'est évadé hier de la prison d'Ajaccio. Il a dû gagner le maquis, car on a perdu complètement sa trace...

DEUXIÈME PARTIE

I

LE BONHEUR

Les régions trop célèbres, trop vantées, trop fréquentées revêtent, la plupart du temps, une désolante banalité. Leurs charmes deviennent artificiels et perdent toute personnalité ; elles n'offrent plus au voyageur que des aspects conventionnels et ressemblent ainsi à tant de personnes, si pesantes dans les rapports sociaux, qui ne savent faire fleurir sur leurs lèvres

que la morne détresse du « lieu commun ».

Parfois, j'en arrive à croire que « ces plus beaux lieux du monde », sur lesquels Barrès a tant rêvé, n'ont à nous révéler que peu de secrets, et que la moindre petite ville endormie, le moindre coin de campagne abandonnée est bien plus capable de faire lever en nous ces infinies puissances d'émotion qui, seules, nous permettent de goûter la vie. C'est l'impression qu'on éprouve souvent sur la Côte d'Azur. Les villes s'y montrent sans caractère, sans intérêt, sans histoire. Nice, Cannes et leur proche banlieue sont des villes de luxe, de plaisir ou de repos qui manquent de physionomie propre, d'âme en un mot. On y retrouve les hôtels et les villas taillés sur le même modèle que dans toutes les autres stations d'Europe, on y croise la même population cosmopolite, la moins intéressante qui soit ; mais l'arrière-pays, la campagne de Basse-Provence, reste une merveille. Loin des palaces et des étrangers, elle a gardé sa grâce profonde de terre méditerranéenne. Ses routes désertes que bordent de vieux oliviers noueux, au délicat feuillage argenté, conduisent dans d'exquises retraites, d'antiques « mas » pleins de fraîcheur et d'ombre.

C'est dans une de ces demeures des environs de Nice, dans un de ces refuges tout empreints de paix et de poésie, que Daniel Savi-

niac et sa jeune femme, après les dramatiques événements de Corse, étaient venus abriter leur grand bonheur d'amour. Depuis deux ans qu'ils étaient mariés, ce bonheur les pénétrait d'une ivresse toujours nouvelle ;... ils respiraient dans cette extase éperdue l'un de l'autre, qui constitue la passion durable, totale, la passion qui est alors une des formes les plus hautes de la vie. Un fils, un vrai « bambino » italien, noir et bouclé, avec des yeux de braise, leur était né, donnant ainsi à la tendresse de leur union la grave et douce harmonie de la continuité familiale.

En retrouvant Juanita, Daniel Saviniac avait aussi recouvré la santé. Rien ne restait en lui du mélancolique jeune homme qui n'aimait que se perdre dans de confuses rêveries, qui ne vivait que d'aventures imaginaires ; le contact de la réalité, et d'une réalité brutale et sanglante, puis la possession d'une femme bien-aimée, l'avaient complètement transformé : il donnait au contraire, à présent, une grande impression de joie et de puissance. De plus, depuis son mariage, il dirigeait une importante succursale de sa Société, installée à Nice même, et sa situation était aussi brillante que son foyer heureux. Chaque soir, dans la voiture qu'il conduisait le plus souvent lui-même, il rentrait, le cœur toujours frémissant de revoir Juanita. Elle l'avait comblé, mais sans épuiser

l'ardeur de son attachement. La jeune femme vivait également tout le jour dans l'amoureuse songerie de l'attente. N'ayant que peu de goût pour les réunions mondaines, elle avait désiré vivre au fond de ce vieux « mas » solitaire où, tout entière consacrée à son mari et à son fils, rien ne la distrayait de la pensée de son merveilleux amour. Sa beauté était devenue plus pathétique encore, plus splendidement épanouie, et Saviniac était fier d'elle quand, par hasard, ils allaient ensemble dans quelque soirée, à Nice ou à Monte-Carlo. Elle avait su, d'ailleurs, s'adapter à sa situation nouvelle ; avec la grâce innée, la naturelle noblesse des femmes du Midi, elle se tenait, partout et toujours, parfaitement à sa place. Elle avait surtout beaucoup lu, beaucoup pensé, et nul n'aurait soupçonné, dans la créature magnifique que Daniel Saviniac avait à son bras, la petite sauvageonne du maquis, la sœur du bandit Borghesi !

Sa reconnaissance pour son mari, de même que sa tendresse, n'avait pas de bornes... Elle se rendait compte de l'abîme de désolation dont il l'avait tirée pour l'élever à cette lumière du bonheur dont son regard ne pouvait même pas encore supporter l'éclat... Souvent, quand, sur la terrasse du « mas », au-dessus des oliviers, elle attendait le retour de Daniel, la main posée sur le berceau de leur enfant,

elle se disait tout bas, avec la superstition de sa race :

« Je suis trop, trop heureuse ! »

Et elle ne pouvait se retenir d'une sorte de frisson d'angoisse... Alors, le lendemain, elle allait à Notre-Dame de Laghet, vieux cloître italien situé non loin de sa demeure, et là, sous la voûte fraîche, devant les centaines d'ex-voto, aussi naïfs que pittoresques, qui couvrent les murs crépis, elle priaït ardemment, violemment même, pour que le jour qui devait venir fût semblable à la veille, pour qu'elle continuât à vivre ce songe enchanté!... Elle n'éprouvait pas la tranquille assurance, l'heureuse sérénité de Daniel : trop de souffrances avaient pesé sur elle, et, depuis ce jour où, dans l'église du Gesù, au fond du vieux Nice, elle avait été unie à Saviniac, elle semblait toujours craindre que les malédictions d'Antonio ne parvinssent à l'atteindre dans ses affections les plus chères. Elle n'en parlait d'ailleurs jamais à son mari, s'efforçant de lui faire oublier quelles épreuves il avait traversées pour la conquérir et combien leur bonheur présent avait été chèrement payé. Mais c'était en elle, dans ses rêveries solitaires de chaque soir, en regardant la route qui devait lui ramener Daniel, qu'elle évoquait le passé, le passé douloureux et tragique... Elle voyait apparaître, comme malgré elle, la petite fille orgueilleuse

et indomptée qu'elle avait été, avant que l'amour de Daniel ne la pénétrât d'une infinie suavité... Puis elle sentait encore au fond d'elle-même le poids intolérable de sa douleur, de sa passion déchaînée, de sa haine, de tout cela qui avait failli faire d'elle une criminelle ! Une criminelle !... Comme elle rougissait à ce mot ! et le souvenir de tant de larmes, de tant d'angoisses donnait à ses beaux yeux quelque chose de si doux et de si profond que Daniel, rentrant enfin, la serrait dans ses bras avec une passion qui s'exaltait chaque jour davantage.

Malgré son humble naissance et son enfance passée au fond des bois, Juanita Saviniac était de ces femmes qui, par l'intensité de leur vie intérieure, par l'ardeur de leurs sentiments, appartiennent à une sorte d'aristocratie morale. Tout ce qu'elle éprouvait était profond, élevé et pur, mais aussi ne pouvait-elle pas se contenter de savourer béatement et égoïstement son bonheur de jeune épousee et de jeune mère. Elle ne cessait de ressentir, dans l'intime de son être, ces mille liens qui la rattachaient à sa famille et à sa race ; elle n'était pas de celles qui, détachées d'un milieu auquel elles sont devenues supérieures, s'en désintéressent absolument et l'oublient sans retour. Juanita ne cherchait évidemment pas à simuler

une affection qu'elle n'avait jamais éprouvée, mais elle ne pouvait se défendre du souvenir angoissé qui ramenait encore sa pensée vers le coin sauvage du maquis corse où elle avait grandi, aimé et souffert. Déjà, quand, dans la sombre église du Gesù, devant le prêtre qui l'unissait à Saviniac, elle s'était vue seule avec lui et deux témoins de hasard, elle avait senti son cœur se contracter douloureusement en songeant à la vieille paysanne qui l'avait enfantée, au frère farouche, au chef de clan qu'elle avait trahi... Sa joie d'être la femme de Saviniac se nuauçait du regret, peut-être du remords, de venir à lui comme une transfuge de tous les siens. Souvent, à présent, quand elle contemplait son fils endormi, l'âme toute gonflée de tendresse, elle se demandait quelle part l'atavisme d'Antonio pouvait avoir dans ce jeune sang, quelle influence une hérédité d'aventuriers déposerait au fond de cette petite tête déjà volontaire... L'enfant, d'ailleurs, se révélait terriblement corse. Physiquement, il n'avait rien de son père ; dans la courbe du menton, dans les boucles noires, dans le regard de feu, c'étaient tous les Borghesi du passé qui semblaient revivre, et Juanita tremblait d'avoir ainsi introduit ce fils d'une autre race, ce sauvageon, dans la famille Saviniac. N'était-ce pas là, peut-être, la pire vengeance d'Antonio?...

Elle se demandait souvent ce que son frère était devenu. Quelles misères nouvelles, quels risques toujours renaissants lui réservait son existence de plus en plus traquée? Il restait imprenable, mais à quel prix, sans doute!...

Elle croyait voir, là-bas, dans la mesure où elle était née, la haute silhouette fraternelle s'encadrant dans la porte claire, remontant d'un geste familier le fusil sur son épaule et partant, prêt au meurtre, dans la nuit propice... Ah! cet Antonio, où était-il en ce moment? Que faisait-il?

Si la vision imaginaire qui hantait sans cesse la pensée de Juanita eût pu être servie par la réalité, la jeune femme aurait, en effet, découvert Antonio accomplissant tous ces gestes qu'elle connaissait bien; mais la détresse du bandit était plus grande encore qu'elle ne le supposait. Il avait dû abandonner la maison d'Orbaco, connue à présent par la police, et, depuis son évasion, il vivait au hasard, caché le plus souvent dans les ravins du Monte-Rosso, changeant continuellement de retraite, dépensant des prodiges d'énergie et d'audace pour assurer à peine sa subsistance, et quelle subsistance! Du pain noir, la plupart du temps, et, rarement, un peu de gibier... La mère Borghesi était morte l'hiver précédent; presque tous ses fidèles l'avaient abandonné, il errait seul, comme une bête fauve, poursuivi de tous

côtés, sa tête mise à prix, vivant dans de misérables huttes ou dans des grottes, dévoré de haine à l'égard du genre humain tout entier... Mais surtout cette haine, cette fureur se concentraient sur la tête de la sœur rebelle qui l'avait livré aux gendarmes (il l'avait su), et qui (il l'avait également appris) était parvenue à fuir avec l'homme maudit qui l'avait ensorcelée. Dans cette âme, ivre de la vendetta héréditaire, toutes les puissances mauvaises, toutes les rancœurs d'une vie manquée se tendaient vers ce seul but : punir celle qui avait failli à l'honneur du maquis !

Quoi donc ! lui, Antonio, l'aîné, le chef, le roi, il serait malheureux, tout seul, quand l'autre passerait de beaux jours avec son galand !... il serait misérable et crèverait de faim au coin d'un bois, quand cette chienne de Juanita ferait la dame et se pavanerait en France !... Ah ! à cette pensée, un rugissement de rage s'échappait de sa poitrine. Êt dire qu'il ne pouvait rien, rien, pas même savoir où se cachait cette Juanita de malheur !... Puis, comment aurait-il pu la rejoindre, la menacer, lui, un hors-la-loi, lui qui avait tout l'appareil social dressé contre lui, lui qui n'aurait même pas pu se hasarder à Ajaccio sans risquer d'être arrêté... La police, l'État même, tout se liguaient contre lui pour défendre Juanita !... Si, au moins, on avait encore vécu au bon temps,

Comme autrefois, où, seule, la justice patriarcale existait, où, de ses propres mains, il aurait eu le droit d'infliger à la sœur coupable un châtement sanglant... Personne n'y aurait trouvé à redire : c'était la loi du chef, la vraie loi !... Mais tout cela était bien fini, les mauvais jours étaient venus, il fallait plier devant l'ordre nouveau, saluer bien bas « monsieur le gendarme », ou bien, comme lui, fuir, résister, et mener une existence de paria, sans issue.

II

LA SOIRÉE TRAGIQUE

Les semaines, les mois passèrent, pleins d'heureuse quiétude, sous le toit des Saviniac. Peu à peu, Juanita voyait s'envoler ses sombres imaginations. Apaisée par le bonheur, par la maternité, elle n'apercevait plus son passé qu'estompé dans un brouillard dont chaque jour augmentait l'opacité. Le grand bienfait des âmes, l'oubli, commençait à calmer, à pacifier son ardente nature, et, ce soir-là, attendant, comme d'habitude, le retour de Daniel sur la terrasse que baignait la lumière d'un magnifique automne, elle éprouvait une grande impression de sérénité. Le ciel méditerranéen qui, dans la journée, se montre si éclatant, si

Sur dans son orgueilleuse splendeur, si loin des aspirations et des mélancolies des hommes, se revêt, à cette heure, d'une douceur incon nue : on dirait presque que quelque chose d'hu main, de tendre, de fraternel se répand alors sur l'horizon qui se teinte légèrement de vert pâle ou de mauve... Juanita contemplait ce pay sage qui la pénétrait tout entière de paix et de suavité... Les oliviers, sous la brise du soir, agitaient à peine leur feuillage argenté ; au loin, entre deux collines, elle entrevoyait la mer, d'un bleu presque foncé... Plus près, à moitié caché par les arbres, s'élevait le clocher de Notre-Dame de Laghet. Dans le calme du soir, cette clarté qui parlait d'infini et d'immorta lité émut Juanita ; elle se dit en elle-même qu'elle devrait bien suspendre, elle aussi, en reconnaissance, à l'autel de la Vierge italienne, l'image de son bonheur et de sa vie, tout ce qu'elle devait à Daniel, et, spontanément, une action de grâces monta à ses lèvres.

La nuit tombait, et presque sans transition, comme il arrive dans les pays du Midi. Juanita commençait à s'étonner de ne pas entendre, sur la route, le bruit de la voiture... Daniel tar dait bien à rentrer ce soir... Prompte à s'in quiéter, Juanita se pencha davantage sur le parapet de la terrasse, et elle tendit plus atten tivement l'oreille dans la direction de Nice... Elle entendit alors distinctement le ronflement

du moteur, aussi releva-t-elle joyeusement la tête et dit à voix haute :

— Ah ! le voici enfin !

Dans sa hâte, elle descendit jusqu'à la route, à travers le jardin qui s'allongeait en pentes douces, tout fleuri et parfumé sous la rosée du soir... Comme elle arrivait à la porte, l'auto stoppait... La jeune femme se précipita alors pour recevoir Daniel, quand, à sa grande surprise, le chauffeur, seul, en descendit.

— Et Monsieur ? dit-elle tout angoissée.

— C'est lui qui m'envoie, Madame, il a été retenu tard au bureau par la visite d'un administrateur de Paris, et il fait dire à Madame qu'il est obligé de dîner au restaurant avec lui et d'autres Messieurs de la Compagnie. Pour que Madame ne s'inquiète pas, il m'a renvoyé tout de suite, mais je dois retourner pour le chercher ; il pense qu'il pourra rentrer vers dix heures et demie ou onze heures, pas plus tard, qu'il a dit.

Vaguement ennuyée, comme chaque fois qu'elle devait remettre à quelques heures la joie de retrouver Daniel, Juanita fit :

— Bien, j'attendrai Monsieur.

Et elle remonta vers la maison, tandis que le chauffeur, reprenant le volant, filait à nouveau dans la direction de Nice.

Nullement tourmentée, puisqu'il était déjà

souvent arrivé à Saviniac d'être ainsi retenu par ses affaires, Juanita n'était que déçue à l'idée de dîner et de passer la soirée toute seule. Amoureuse comme au premier jour, et même sans doute beaucoup plus qu'au premier jour (comme elle souriait, à présent, quand elle pensait à l'accueil qu'elle avait fait jadis à Daniel, dans le petit chemin de Salvi!), elle ne vivait toute la journée que dans l'attente de ce moment, et, au long des heures silencieuses, chaque fois qu'elle évoquait le retour de son mari, elle avait chaud au cœur... Aussi, tout attristée par l'idée de l'attendre encore, elle sonna pour donner l'ordre qu'on la servît seule. Nul ne répondant à son appel, elle sonna une seconde fois, d'une façon un peu impatiente... Aucune réponse!... S'étonnant de plus en plus, elle traversa la maison, pénétra dans l'office et dans la cuisine, appela... Personne!... Les deux bonnes qui, avec le chauffeur, assuraient le service, avaient disparu.

« Elles sont là-haut, se dit Juanita, et ne m'entendent pas! »

La jeune femme monta, visita chaque chambre, appela;... les servantes restaient introuvables... Elle passa dans la blanche nursery où son fils, noir et potelé, dormait à poings fermés, beau comme un petit dieu. Elle gravit jusqu'au dernier étage, parcourut les chambres de domestiques... Personne!... C'était tout de

même étrange... Enfin, haussant les épaules, elle murmura :

— Ces filles ont dû sortir pour quelque rendez-vous dans le bois voisin, elles vont rentrer sans doute à l'instant...

Juanita redescendit, sortit dans le jardin, sur la route même, appela partout... Rien!... C'était vraiment la première fois qu'une pareille chose se présentait!... Elle pensa :

« Heureusement que Daniel n'est pas là ; il serait furieux et voudrait aussitôt mettre tout le personnel à la porte... »

Plus indulgente, Juanita, dans la nuit noire, se rappela le temps où, pauvre fille misérable, elle se sauvait de chez elle, quittait sa soupenette et se glissait dans la forêt pour rejoindre Saviniac. Evidemment, ses bonnes étaient occupées à quelque amoureuse aventure, elle les grouderait mais leur pardonnerait... Sans fermer la porte de la cuisine pour que celles-ci puissent rentrer après leur escapade, elle alla ouvrir le buffet, grignoter quelques biscuits, puis remonta sur la terrasse. Il était neuf heures. Elle s'accouda pour attendre Daniel ; ce serait long!... deux heures encore!... Cette soirée n'en finissait plus... Pas une lumière..., pas un bruit..., pas un frémissement autour d'elle... La nuit, dans cette campagne isolée, était empreinte d'un calme impressionnant. Juanita frissonna. Était-ce la fraîcheur du soir? Un

peu nerveusement, elle jeta un châle sur ses épaules..., mais elle se sentait toujours mal à l'aise... Aurait-elle peur?... Vraiment, ce serait drôle, elle, une fille de la terre, habituée dès son enfance à la solitude des bois et des champs!... C'était une nuit sans lune, on ne distinguait pas la route, ni les arbres, ni le ciel... Une nuit sans lune!... Juanita se rappela encore son rendez-vous d'Orbaco, le rendez-vous tragique, terminé dans le sang, quand Daniel l'attendait aussi par une nuit sans lune, et qu'il était tombé sous les coups d'Antonio... Antonio!... Dans sa tête en feu, ce soir, comme ce nom résonne étrangement!... Non!... mais c'est vrai qu'elle a peur!... Elle se retourne vers la porte de sa chambre pour allumer la lampe électrique. On dirait qu'on bouge dans le feuillage... Qui cela peut-il être?... Des oiseaux, sans doute, ou bien les bonnes qui rentrent... Sa main tremble un peu en tournant le commutateur. Brusquement, la lumière jaillit, éclaire la terrasse; mais, grand Dieu! quelles ombres, tout d'un coup, s'y profilent?... escaladent sans un mot, sans un bruit le mur assez bas qui l'entoure?... Juanita, éperdue, hagarde, fixe des yeux de démente, elle veut crier, elle veut s'enfuir..., aucun son ne sort de sa gorge!... elle ne peut pas avancer, elle est là, cernée!... Ah! qui sont ces hommes dans la nuit?... Où les a-t-elle vus déjà, ces faces glabres, noircies

par une barbe de plusieurs jours, ces nez en bec d'aigle, ces regards enfoncés sous les sourcils épais?... Elle tend les mains en avant dans un geste d'épouvante... Quel est celui qui se détache du groupe et qui vient vers elle, froid, terrible, implacable?... Ah! celui-là elle le reconnaît, elle le reconnaîtrait au fond de l'enfer!... Celui-là, lourd, vieilli, mais victorieux, c'est... c'est Antonio!... Antonio qui l'a retrouvée, Antonio qui va se venger, Antonio par qui elle va mourir... Elle sent que tout sera fait avant que Daniel ne soit de retour... Une heure, c'est long..., il n'en faudra pas plus à Antonio pour achever sa tâche...

Adossée au mur, très pâle, elle ne dit rien, son regard croise celui d'Antonio, elle n'éprouve pas même le besoin de lui demander ce qu'il veut, tant elle en est sûre. Alors, celui-ci s'avance, tout près d'elle. Brutalement, il lui saisit l'épaule, il la fait craquer, comme autrefois, sous la légère étoffe de soie qui la couvre... Juanita étouffe une plainte, mais elle ne parle pas, elle la reconnaît aussi, la main d'Antonio, la main dont elle a senti si souvent le rude contact sur sa joue en feu ou sur son dos ployé...

Alors, d'une voix sourde, il lui dit :

— Ecoute, la Juanita, je ne suis pas venu avec mes amis pour prendre tes bijoux ou ton argent ; je ne suis pas venu non plus pour te

tuer, ni pour tuer ton enfant, ça t'étonne, hein? Non! j'ai une meilleure vengeance..., tu vas voir!... Ah! tu m'as livré, ah! tu m'as vendu! misérable!... Et le poing énorme s'abattit sur la tête penchée de la jeune femme... Puis, après cela, tu pensais qu'Antonio Borghesi ne se vengerait pas!... Tiens, chienne, je voudrais te voir brûler vive!... Je voudrais t'écraser la figure à coups de pieds... Oui, je me suis sauvé de Corse, sur le mauvais bateau d'un camarade, et, à force de chercher ton Saviniac, j'ai retrouvé sa trace! J'ai su, par des amis, où il habitait, comment vous viviez, et j'ai erré longtemps par ici, me cachant le jour, te surveillant la nuit, me faisant des alliés dans la place... J'attendais mon heure!... Ton chauffeur m'a prévenu, tes bonnes ont filé, car elles m'obéissent mieux qu'à toi! Et maintenant, rien à faire, tu es en mon pouvoir... Hein! les gars, elle est bien à nous, la petite dame!

Un mauvais rire passa sur les faces sinistres.

— Voilà ce que j'exige de toi, continua Antonio, tu vas laisser à ton Daniel un mot d'écrit qui le rassurera, tu vois si je suis gentil, hé!... Puis tu me suivras... Je te remmène en Corse, ma belle, avec moi, au fond du maquis... Il faut bien que tu partages un peu ma vie! elle est douce, tu verras... J'ai besoin d'une femme pour me servir, et c'est bien juste que ce soit ma sœur qui me reste fidèle dans le

malheur. Toutes les femmes de chez nous n'agissent pas autrement... Tu vois, je te propose ça gentiment, tranquillement. A toi d'accepter sans faire la grimace, mais, si tu refuses...

— Si je refuse de quitter mon mari et mon enfant, que me feras-tu? répondit gravement Juanita.

— Si, à l'instant même, tu ne te résignes pas à me suivre, et tu vois que nous sommes ici cinq hommes armés en état de t'y contraindre, deux autres de mes camarades, dont la carabine est chargée, sont déjà près du lit de ton fils : ils lui écraseront la tête à la moindre résistance de ta part... Puis, écoute bien encore : quand tu seras avec moi en Corse, avec moi jusqu'à la mort, tu entends bien, si tu t'avises d'essayer encore de me trahir, d'attirer la police à mes trousses, d'écrire à ton mari, tout sera su, tu m'entends! fit-il en lui donnant une nouvelle bourrade, tout sera su, et, à la moindre velléité de révolte, ton fils sera assassiné!... Tu sais bien que j'ai des partisans partout, tu sais bien qu'on ne vient pas à bout d'Antonio Borghesi!... Et maintenant, continua-t-il, vite, écris ce que je vais te dicter...

Livide, chancelante, la malheureuse entra dans la chambre qui s'ouvrait sur la terrasse ; les cinq hommes l'entouraient en croissant infernal. Dans la nursery, près du lit de l'en-

tant, elle aperçut les deux autres bandits, la carabine au poing... Elle vit qu'elle était vaincue, que tout était fini, qu'Antonio avait bien définitivement triomphé d'elle!...

Dans une sorte de douloureux délire, elle parcourut des yeux cette chambre où elle avait été si heureuse, où elle avait bu l'infini dans le regard de Daniel penché si tendrement vers elle... Daniel!... elle ne le reverrait plus!... Ah! mourir..., mourir! Mais non partir loin de Daniel!... cela, elle ne le pourrait pas! Sous la lumière voilée du plafonnier de mousseline de soie rose, les objets familiers se trouvaient à leur place accoutumée : le lit profond et doux, la glace qui lui avait souvent renvoyé son image de jeune femme belle et aimée, le petit bureau sur lequel elle avait tant lu, tant pensé, s'élevant ainsi, peu à peu, à une forme supérieure de l'intelligence et de l'âme qui la rapprochait de Daniel... Tout cela qui avait été le cadre de son existence comblée s'offrait à elle... et, déjà, elle n'était plus « elle »!... Elle n'était plus qu'une fille misérable qui allait bientôt connaître, au fond du maquis, une vie honteuse et sordide, et rien, rien ne lui restait..., aucun espoir!... Aucune lueur dans la nuit sans bornes... Ses ennemis, maintenant, étaient bien forts, et son fils constituait, entre leurs mains, un gage inattaquable. Ah! qu'elle était folle d'avoir cru leur échapper!...

Et pourtant, elle tendait encore l'oreille au moindre bruit qui venait du dehors, se figurant, comme une insensée, distinguer au loin le ronflement d'un moteur, la voiture de Daniel!... Mais non! c'était impossible puisque le chauffeur était complice... Tout l'accablait... tout!...

— Allons, tu rêves, je crois, fit brusquement Antonio, en la poussant par les deux épaules. Tiens, assieds-toi là, voilà un bout de papier..., tu le laisseras sur ton bureau, bien en évidence. Écris et dépêche-toi...

Avec des gestes saccadés, ne sachant même plus ce qu'elle faisait, Juanita prit la plume et s'apprêta à laisser à Daniel son ultime adieu.

— Attends que je te dicte ce que tu dois mettre, gronda Antonio; et, s'appuyant pesamment sur la chaise, il posa sa lourde main brune sur la feuille blanche, puis, scandant les mots, il dit :

— Écris ça, et rien que ça : « Je pars volontairement »... et signe bien ton nom : « Juanita ».

Un gros rire secoua son corps immense.

— Ça ne l'étonnera pas, le beau Saviniac! ajouta-t-il méchamment, c'est une mésaventure à laquelle il faut bien s'attendre un jour ou l'autre, quand on a épousé une fille du maquis!

Juanita lâcha la plume :

— Non, Antonio, pas ça! Tu peux me tuer, mais tu ne me feras pas écrire que je quitte

Daniel de mon plein gré... Tu ne me feras pas écrire que je trahis mon mari !...

— Eh bien, alors, les gars, faites votre besogne ! rugit Antonio, en se tournant vers la chambre à côté.

Du fond de sa détresse, Juanita entendit alors le dé clic des carabines qui menaçaient son fils. Elle poussa un cri déchirant :

— Je vais écrire, je vais écrire ! mais n'y touchez pas !... Ne touchez pas à mon pauvre petit !...

— Et tu sais, poursuivit Antonio, si ton écriture est tremblée, tu recommenceras... Nous avons du temps devant nous ! Ton mari ne sera pas ici avant une heure du matin. Au besoin, une bonne petite panne le retiendra le temps voulu...

Alors, à bout de forces, aveuglée par les larmes, Juanita s'appliqua ; elle écrivit lentement les mots menteurs, les mots atroces qui, plus que tout, allaient désespérer Daniel :

Je pars volontairement.

JUANITA.

Et ce qui augmentait son infinie douleur, c'est qu'elle savait bien que Daniel, dans sa quiétude d'homme fort, sûr de soi, garanti par les lois, ne penserait pas à une vengeance d'Antonio. A ses yeux, le misérable Corse n'était

plus à craindre... Non, il croirait que la femme qu'il adorait, dont il était forcément jaloux à cause de sa beauté, l'avait quitté pour un autre, avait abandonné son foyer et son enfant pour courir l'aventure... Ah! c'était cela la pire souffrance!... la souffrance dont elle mourrait! Si, au moins, Antonio et sa bande en avaient profité pour piller la maison, pour emporter l'argenterie, les objets d'art, les bijoux... Tout cela aurait permis à Daniel de soupçonner la vérité, de se douter d'un crime crapuleux dans lequel la volonté de sa femme aurait été violente... Mais non, Antonio, par une ruse diabolique, savait bien ce qu'il faisait... C'était le seul moyen d'égarer les recherches : rien n'étant touché dans la maison, rien que sa femme partie laissant ce billet infâme, comment, dans ce cas-là, Daniel ne pourrait-il pas croire seulement à l'enlèvement volontaire, à l'enlèvement d'amour?...

Torturée par de telles pensées, Juanita se raidissait pour achever d'écrire l'horrible phrase, mais comme elle signait enfin, l'effort moral qu'elle venait de fournir étant trop grand, n'en pouvant plus de douleur, elle retomba sans connaissance sur la chaise que tenait toujours Antonio.

— Ça ne fait rien, dit celui-ci avec le plus grand calme, nous l'emporterons plus facilement, et la brise de mer la réveillera!

Puis, jetant sur sa robuste épaule le jeune corps inanimé, il s'adressa à ses compagnons :

— Allons, les gars, en route ! et filons vite..., la prise est bonne !

Silencieusement, à travers le jardin, et, ensuite, à travers la campagne endormie, la bande prit le chemin du retour. Ils marchèrent quelque temps en plein bois, sur la mousse... Arrivés à l'issue d'un sentier, ils trouvèrent, sur une route peu fréquentée, ses phares éteints, la vieille automobile grâce à laquelle ils rejoindraient la petite anse perdue où, entre Villefranche et Menton, leur barque les attendait. Ils s'engouffrèrent tous dans la voiture qui, avec un bruit de ferraille, démarra lourdement. Mais le moteur était bon, et l'homme qui avait pris le volant conduisait comme un enragé. Aussi, au bout de trois quarts d'heure à peine, alors que Saviniac n'était même pas encore rentré dans cette maison où il devait se heurter au malheur de sa vie, Antonio dénouait déjà les amarres du bateau de pêche qui devait les ramener en Corse, lui, sa malheureuse sœur et trois de ses camarades, en les débarquant secrètement sur un point désert de la côte d'Aléria.

Secouée par les cahots, frappée au visage par l'air vif de la nuit, Juanita, au fond de la voiture, était revenue de son évanouissement,

mais c'était pour revivre dans un cauchemar pire que la mort. Bien qu'elle ne se révoltât plus, sachant d'avance l'inutilité de toute protestation, Antonio, pour plus de prudence, l'avait ligotée et bâillonnée. Comme un paquet, il la jeta dans la barque, et puis il se sépara de quatre compagnons qui, restant dans la région, juraient de surveiller Saviniac et son fils et de mettre l'enfant à mort au moindre signe d'Antonio. Celui-ci serra longuement les mains tendues vers lui ; la profonde alliance qui joint les criminels et les hors-la-loi l'unissait à ces hommes. Il était sûr d'eux. Après une dernière accolade, il sauta dans le bateau, on déploya la voile, et, sous la lune enfin levée, l'esquif, penché en avant, fila vers la Corse.

III

SEUL

Naturellement, sur la route de Nice, l'automobile de Daniel Saviniac eut une panne ; à la lumière de sa lampe de poche, le chauffeur, jurant ses grands dieux qu'il n'y comprenait rien, dut démonter plusieurs pièces, les examiner, les remonter... Finalement, minuit était déjà sonné quand Daniel, pestant contre ce nouveau retard, vit, à la clarté des étoiles, le fronton blanc de sa maison apparaître entre les oliviers. Tandis que le chauffeur remisait la voiture au garage, Saviniac poussa rapidement la porte d'entrée et monta à grandes enjambées jusqu'au premier étage.

Devant le silence et l'obscurité qui l'entouraient, il se dit :

« Tiens, Juanita s'est lassée d'attendre, elle a dû se coucher. »

Entrant brusquement dans la chambre, il s'approcha du lit, et, de la main, sentit qu'il n'était pas défait :

« Ah ! elle s'est endormie sur la terrasse », pensa-t-il.

Et il tourna le commutateur électrique. La chambre était vide, en effet...

Daniel franchit la porte-fenêtre et appela à voix haute :

— Où es-tu, Juanita ? Me voici enfin rentré... Crois-tu que, pour comble de guigne, la voiture a eu une panne au tournant de la Corniche!...

Personne ne répondit. Tout étonné, il alla vers les fauteuils qu'éclairait, de loin, d'une façon diffuse, la lampe de la chambre à coucher, il les secoua violemment : ils étaient vides!... Inspectant alors tous les coins et recoins de la terrasse, il continuait d'appeler :

— Juanita!... Juanita..., où diable es-tu?...

Mais sa voix semblait dans un silence qui commençait à devenir angoissant. De nouveau, Saviniac traversa la chambre... Machinalement, il regarda son visage dans la grande psyché qui en ornait un des angles, il fut effrayé de sa pâleur ; des gouttelettes de sueur perlaient à ses tempes, il se prit la tête et dit :

— Voyons, voyons, je suis fou ! Juanita a voulu veiller près du petit, et elle s'est endormie dans la nursery...

Comme un coup de vent, il pénétra alors dans la chambre blanche où dormait l'enfant. Celui-ci, dans son petit lit douillet, continuait à respirer paisiblement, ses boucles sombres collées à l'oreiller, et, sur le drap brodé, son petit poing fermé faisait comme une minuscule tache brune. Sans s'attarder à ce spectacle qui, pourtant, lui était si cher, Saviniac se précipita à travers les escaliers, comme un fou, cette fois-ci. Il appela le chauffeur, les bonnes, hurlant du haut en bas de la maison :

— Où est Madame ? Où est Madame ?

Apeurées, les bonnes, vivement rhabillées, descendaient de leurs chambres. Semblant ne rien saisir à la chose..., elles ouvraient de grands yeux effrayés, lourds encore de sommeil...

Le chauffeur, déjà couché et se relevant en hâte, demandait ce qu'on lui voulait...

Les mots ne pouvaient même plus sortir de la bouche de Daniel... Passant et repassant dans toutes les pièces à une allure de dément, il faisait de grands gestes désespérés... Seul, un cri rauque, toujours le même, revenait sur ses lèvres :

— Juanita !... Juanita !...

Posté aux fenêtres, courant dans tous les

coins du jardin, sur la route même, il appelait sans se lasser.

Interrogées, les bonnes avaient dit que « Madame, apprenant que Monsieur rentrait plus tard, n'avait pas voulu dîner, qu'elle était remontée dans sa chambre pour l'attendre... Madame était encore assise sur la terrasse vers neuf heures et demie quand, avant d'aller se coucher, la femme de chambre lui avait demandé si elle n'avait besoin de rien... Depuis, toutes deux s'étaient couchées, endormies aussitôt..., elles n'avaient rien vu, rien entendu... C'était Monsieur qui, en appelant, en criant, les avait réveillées... Qui sait? peut-être que Madame avait voulu aller au-devant de Monsieur. Elle pouvait s'être perdue dans la campagne, s'être trompée de chemin... Si on prenait les lanternes et si on la cherchait dans les bois des environs?... »

Savinia se sentait sombrer dans une sorte de folie. Il avait beau se répéter :

— Juanita est là ; ce n'est pas possible !... Elle va apparaître d'une minute à l'autre !...

Il devenait de plus en plus bouleversé..., il sentait en lui son cœur battre à se rompre... Il recommença, pour la centième fois, à faire le tour de la maison, cherchant, non plus la jeune femme elle-même, mais au moins un indice, une marque quelconque, capables de mettre sur ses traces...

Revenant dans la chambre, la parcourant en tous sens, son regard fut brusquement attiré par une feuille de papier blanc, posée sur le petit bureau.

Une seule ligne était tracée sur cette feuille, il la lut, sans bien savoir d'ailleurs ce qu'il faisait.

Tandis qu'il comprenait peu à peu le sens des mots, les veines de ses tempes se gonflaient comme si elles allaient éclater... Puis sa main tremblante laissa retomber la feuille qui lui apprenait ce que, depuis une demi-heure, il cherchait tant à savoir, mais l'horreur de cette nouvelle dépassait tout ce qu'il avait pu imaginer :

Je pars volontairement.

JUANITA.

Le malheureux s'effondra comme une masse au pied du lit, agrippant à pleines mains le volant de tulle rose qui le recouvrait. Il pouvait à peine respirer..., il haletait... Par saccades, sa gorge se soulevait péniblement, et il répétait indéfiniment, comme un être privé de raison :

— Elle est partie... Elle est partie..., volon-

tairement... Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible !...

* * * * *

Dans son affreux désarroi, pas une minute, il ne pensa à une vengeance d'Antonio. Pour lui, toutes ces histoires étaient bien lointaines ; il ne connaissait pas assez la mentalité corse pour croire à une telle persistance, à un tel raffinement de haine dans la « vendetta ». Surtout, il ne pouvait pas se douter qu'un bandit pourchassé de tous côtés, qu'un véritable hors-la-loi aurait osé s'attaquer à sa femme, à lui, Saviniac ! Elle lui semblait, par le fait de son mariage et de sa situation sociale, pour toujours à l'abri des menaces d'un Borghesi.

Non, le déchirement de Daniel avait une autre cause, plus douloureuse encore : il se voyait abandonné, rejeté, bafoué, par cette Juanita adorée qu'il avait placée si haut dans son esprit et dans son cœur ! Il cherchait, dans sa fureur désespérée, quel était celui qui avait pu se faire aimer d'elle, la séduire et finir par l'enlever ainsi, par l'arracher à ce qui était son devoir et ce qui semblait son bonheur ! Car Saviniac, ivre de jalousie et de passion, n'éprouvait aucune hésitation : Juanita était partie avec un autre !... Juanita était partie parce qu'elle ne l'aimait plus !... Ah ! grand Dieu ! qui aurait

cru cela d'elle!... Le matin même encore, à l'heure du départ, comme elle s'était montrée douce et tendre!... Était-ce possible qu'elle jouât la comédie? qu'elle préparât cette fuite indigne?... Non, non! ce n'était pas vrai! Juanita n'avait pas failli... Peut-être l'avait-on abusée? Peut-être avait-elle eu des remords, des scrupules, et n'avait-elle plus osé jouir de son bonheur?... Comment saurait-il?... Comment la retrouverait-il?...

Ainsi, déchiré par des pensées contraires, prostré dans un état d'abattement sans nom, il était toujours à la même place quand, le lendemain matin, l'aube pâlit les vitres. L'appel joyeux du bébé, dans la chambre voisine, le rappela à la réalité.

— Mon fils! s'écria-t-il.

Mais il ajouta, avec une affreuse amertume :

— Son fils, à elle aussi! Son fils qu'elle a quitté, sans une larme, sans un adieu... Ah! que faire! et que deviendrons-nous tous les deux?

Incapable de se remettre à ses affaires, Saviniac ne pouvait non plus se résigner à quitter sa maison, pensant toujours y voir surgir Juanita ou, du moins, recevoir de ses nouvelles. Il s'occupait passionnément de l'enfant, mais il se rendait compte à quel point la tendresse paternelle, même la plus vive et la plus forte, n'est rien à côté du sentiment qui lui soulevait

toute l'âme en présence de Juanita... Et elle ne revenait pas ! et pas une lettre, pas un mot qui pût faire découvrir sa piste ! Saviniac n'osait s'adresser à la police : les lignes cruelles laissées par la jeune femme empêchaient toute plainte de cet ordre, toute recherche judiciaire... Espérant toujours obtenir quelque renseignement, il fit des démarches auprès d'une agence privée qui mit à sa disposition ses détectives les plus avisés. Ceux-ci battirent la région, avec le signalement de Juanita, établirent l'identité de tous les couples suspects errant sur la Riviera et poussèrent même leurs recherches jusqu'à Paris, refuge de tous ceux qui se cachent, jusqu'en Italie où, la frontière facilement franchie, les étrangers en rupture de ban trouvent toujours une certaine impunité.

Par une sorte de naïve inconscience, d'aveuglement insensé, Saviniac disait :

— Inutile de la chercher en Corse, la pauvre petite a trop de mauvais souvenirs dans ce pays de son enfance pour songer jamais à y revenir !

.

Et la vie passait, la vie qui, indifférente et implacable, ne cesse de se dérouler, en recouvrant tant de deuils et tant de ruines... La vie qui reprend toujours après les morts, les misères, les désespoirs des hommes ! Usé, raviné par le chagrin, ayant à jamais perdu le goût

de l'existence, détaché et dégoûté de tout, Daniel Saviniac continua de vivre et de travailler, mais sa jeunesse et son énergie étaient parties avec son bonheur. Ce n'était plus qu'un pauvre être, comme il y en a tant, un vaincu!... Sa haute silhouette se voûtait, ses traits apparaissaient tirés, creusés, son regard n'avait plus d'éclat, et, quand son fils, à son retour, tendait vers lui ses petits bras, il l'accueillait avec un sourire si pâle et si désabusé que toute la tristesse du monde semblait s'y exprimer.

Et cependant, se croyant dupé, trahi, abandonné, il n'en voulait pas à Juanita. Il l'avait tant aimée qu'elle restait encore, dans la détresse de sa vie actuelle, adorée fidèlement, comme une Madone!... C'était sa faute à lui, sans doute, si elle était partie... Malgré son amour, il avait dû la décevoir?... Peut-être n'avait-elle pas trouvé en son mari la fougue passionnée de sa race?... Au fond, c'était dans l'ordre : Saviniac croyait de plus en plus qu'une fatalité pesait sur lui, qu'il était à jamais rejeté du monde des vivants... Alors, courbant la tête sous son mauvais destin, il reprit sa route, sa route que plus rien n'éclairait, il éleva son fils... Ayant prié sa belle-sœur de lui trouver quelqu'un pour l'aider dans cette tâche, il accueillit un jour, sur le seuil de sa maison, la maison de Juanita! une vieille demoiselle effacée, sans âge, un déchet de la vie, comme

lui, pensa-t-il, qui devait être la gouvernante de l'enfant, le soigner et l'instruire. Il lui dit simplement :

— Voilà, Mademoiselle, un pauvre petit qui a bien besoin de vous !

.

Et l'existence continua. Il y eut seulement, parmi les innombrables toits malheureux et privés d'amour qui peuplent la terre, un nouveau toit, à l'ombre duquel pleurait un homme vieillissant et grandissait un enfant sans mère.

IV

L'ENFER

Perdue au fond du maquis, écrasée sous la rude poigne d'Antonio, torturée dans son double amour de femme et de mère, que devenait, pendant ce temps, l'infortunée Juanita? A la lettre, elle n'avait plus de larmes! car, lorsqu'on a touché le fond de la souffrance humaine, il semble qu'on ait atteint une sorte de « point mort », qu'on ne puisse plus rien éprouver, rien redouter, rien espérer. L'être même n'existe plus, et, si l'apparence physique subsiste, c'est la preuve atroce qu'il est encore dans l'homme une partie tout instinctive qui obéit, à l'insu de la volonté et de la per-

sonnalité, au grand et douloureux rythme du monde.

Juanita en était là. Aucun de ceux qui avaient rencontré, à Nice, la belle M^{me} Savi-
niac ne l'auraient reconnue dans la pauvre pay-
sanne corse qui, courbée en deux, allumait, au
creux de quelque roche, le misérable feu de
brindilles qui devait cuire le dîner d'Antonio.
La souffrance morale et les pénibles travaux
auxquels elle était astreinte l'avaient, en moins
d'un an, effroyablement changée. A part
l'étrange lumière de ses yeux qui prenait même
parfois des reflets d'Au-delà, rien ne demeurait
plus en elle de la créature ravissante qu'elle
avait été. Elle était à jamais replongée dans
la sombre vie de son enfance, mais, après le
rêve merveilleux qu'elle avait réalisé pendant
trois ans, ce retour à l'existence ancestrale
constituait le pire des supplices. Pourtant, elle
ne se révoltait pas. Elle se disait qu'elle paie-
rait sans doute par toute une vie martyrisée le
songe trop beau qu'elle avait osé faire, et qu'au
fond c'était juste, car le bonheur est ce qui
coûte le plus cher au monde..., qu'il n'était
pas permis d'être aussi heureuse qu'elle l'avait
été, et que la souffrance, aussi, devait être sans
bornes...

Broyée par le sort, toutes les forces de sa
jeune nature, si riche naguère, n'existaient
plus. Elle ne savait plus espérer..., elle ne sa-

vait même plus haïr !... A l'égard d'Antonio, elle n'éprouvait plus qu'une lourde indifférence, l'espèce de crainte servile de l'esclave à l'égard du maître... Il avait définitivement triomphé d'elle, il l'avait vaincue. Elle savait que tout ce qu'elle tenterait désormais serait déjoué par lui, se retournerait contre elle, et qu'elle serait, jusqu'à la mort, sa victime. Une puissance plus forte que tous les efforts des humains était venue à bout d'elle, de son amour, de sa jeunesse ; c'était fini..., et tout ce qu'elle pouvait faire pour ceux dont la pensée lui déchirait l'âme : pour son mari et pour son enfant, c'était, à force de souffrance et de soumission, les sauver de ce pouvoir d'Antonio qui lui apparaissait immense, surhumain, infernal...

Elle était contrainte, désormais, à partager son existence ; c'était une sorte de vie errante qu'ils menaient l'un et l'autre, car, traqué de tous côtés, Antonio Borghesi ne réussissait à se défendre qu'en déployant chaque jour toutes les ressources de la ruse la plus subtile. Heureusement pour lui, toute une partie du maquis restait encore impénétrable ; il n'y avait plus ni villages, ni hameaux, ni agglomérations d'aucune sorte, et c'était là, dans les coins les plus sauvages du Monte-Rosso ou du Monte-Rotondo, que le farouche bandit résistait à l'ordre social et à la Justice ; mais il ne pouvait

pas demeurer longtemps à la même place, et sa « tribu » le suivait : ses frères, ses derniers camarades, révoltés comme lui et ne pouvant rien espérer d'un pacte avec les gens civilisés, lui obéissaient toujours les yeux fermés, et, sous ses ordres, de temps à autre, arrivaient encore à dévaliser quelque riche voyageur isolé ou à faire main basse sur les économies d'un fermier aisé ; mais ces bons coups devenaient rares ; le plus souvent, Antonio ne pouvait se ravitailler qu'en terrorisant les misérables bergers du pays. Il obtenait d'eux la moitié de leurs maigres provisions, et c'était grâce à cela que tous ne mouraient pas de faim. Piètre existence, en somme ! Antonio s'en rendait bien compte. Quand il regardait sa sœur, vêtue de hardes sans nom, portant d'énormes charges, et n'ayant la plupart du temps comme unique nourriture qu'un morceau de pain noir — car, s'il y avait de la viande et du vin, les hommes, seuls, possédaient le droit d'y toucher ! — il se disait que si lui, Antonio, savait s'y prendre, Saviniac donnerait bien une fortune pour ravoir sa femme... Une fortune, ce serait bon, évidemment, et avec cela s'installer loin d'ici, en France ou en Algérie, y vivre tranquillement et manger à sa faim tous les jours... Pourtant, non ! il jouissait plus de tout ce qu'il avait brisé !... Jamais il ne céderait..., car, même à une fortune, Antonio Borghesi préférerait encore

la vengeance ! Et il éprouvait une âpre joie à constater ce qu'il avait fait de Juanita. Il pensait qu'elle avait eu beau se révolter contre lui, le narguer, se soustraire à sa domination, essayer même de se débarrasser de lui, rien ne lui avait réussi ! rien ! Elle était redevenue pour jamais ce qu'il avait voulu qu'elle fût, dès ses quinze ans : sa servante, sa chose... Il savourait son triomphe, et son œil dur se fixait sur elle avec une expression d'insoutenable orgueil, lorsque, dans la pauvre hutte qui les abritait, il fumait silencieusement au coin de l'âtre et qu'elle épluchait des légumes, accroupie en face de lui, devant la pierre du foyer.

Il lui parlait à peine, et, sauf quelques coups de poings lancés au hasard quand il était en colère, il la maltraitait rarement ; mais il était parvenu à lui inspirer une telle crainte que d'un seul regard il se faisait comprendre d'elle et pouvait exiger n'importe quoi !

Jamais aucune allusion n'avait été faite entre eux aux événements tragiques du passé. D'une façon générale d'ailleurs, Antonio, comme tous les hommes de son pays, méprisait trop profondément les femmes pour leur adresser la parole, autrement que s'il s'agissait d'ordres ou de menaces ; aussi, jamais le nom de Saviniac n'avait été prononcé par le bandit. Jamais un mot, une phrase quelconque n'étaient capables de rappeler à Juanita qu'elle n'avait pas été

toute sa vie ce qu'elle était actuellement : l'esclave misérable d'Antonio ! C'est pourquoi, par moment, dans cette nuit atroce où se débattait la malheureuse, où elle croyait souvent que sa raison allait sombrer, elle se demandait si tout cela n'était pas un cauchemar épouvantable... N'avait-elle pas rêvé son amour, sa révolte, son existence chez les Sœurs, son mariage ? N'était-elle pas seulement l'enfant de la forêt d'Orbaco, la fille de la Casa Borghesi, promise depuis toujours à un semblable destin ?

Un soir, cependant, Antonio était rentré d'une expédition, comme épuisé. Il vieillissait, et de grosses rides formaient peu à peu de sombres sillons dans son masque romain ; il s'était jeté tout boueux, tout crotté, sur un vieux siège bancal qui se trouvait là, et il regardait Juanita assise sur un escabeau et, comme d'habitude, penchée silencieusement sur son ouvrage.

— Dis donc, la Juanita, fit-il brusquement, à qui est-ce qu'il ressemble, ton garçon ?

Pas un muscle ne bougea sur le visage de la jeune femme. Elle répondit sans lever la tête :

— A toi, Antonio.

— Ah ! murmura-t-il, pensif, j'aurais bien aimé avoir un gars comme ça, à qui j'aurais appris à courir le maquis et à faire la nique

aux gendarmes ; mais, de penser que celui-là s'appelle Saviniac, ça me dégoûte !... Aussi, quand il aura l'âge d'homme, je le ferai disparaître, pour que le sang des Borghesi ne soit pas déshonoré...

Juanita, sans mot dire, pencha davantage encore son front brun sur le travail commencé. Elle ne savait plus résister à rien. Est-ce qu'on résiste au malheur de la vie?...

V

LA DERNIÈRE LUTTE

Un jour, il arriva ce qui devait arriver depuis si longtemps. Dans l'aube pâle d'un matin sinistre, Juanita dormait encore, seule dans la mesure qui leur servait de demeure, à elle et à ses frères, sur sa mauvaise paillasse ; elle fut brusquement éveillée par l'irruption soudaine d'Antonio, livide, hirsute, le fusil à la main, qui, on le voyait, se tenait debout à grand-peine... Lui et sa bande étaient partis la veille, après de grands conciliabules et armés jusqu'aux dents. Juanita savait bien ce qu'ils allaient faire. Le coup, sans doute, n'avait pas réussi.

Refermant et cadenassant la porte, de ses mains qui tremblaient, Antonio, blême de fureur, se retourna vers Juanita qui, très calme, ne lui demandait rien, attendant, comme toujours, qu'il parlât le premier.

— Les gendarmes sont à mes trousses, bé-

gaya-t-il, ils me poursuivent depuis des lieues... Les autres sont pris, mais, moi, j'ai couru encore plus vite qu'eux !... S'ils m'ont vu rentrer, je suis perdu...

Alors, dans un élan de haine, le bandit tourna son fusil du côté de la jeune femme :

— Mais, tu sais, rugit-il, je ne veux pas que tu repartes là-bas, vers ton Saviniac, je ne veux pas, tu m'entends ! J'ai gardé une balle pour toi !... Ah ! tiens..., les voilà ! fit-il, en apercevant, par la lucarne, les képis bleus des gendarmes qui se distinguaient à travers les arbres... C'est la fin ! murmura-t-il froidement, et, épaulant son fusil, il visa Juanita au cœur...

Déjà, les gendarmes heurtaient la porte verrouillée... Juanita, impassible, fit un bond de côté pour éviter l'arme, puis, haussant les épaules, elle dit, toujours très calme :

— Cache-toi plutôt, on verra après !

Et elle poussa son frère dans l'orifice de la vieille cheminée ; il s'y agrippa comme il put, se servant, comme d'une échelle, des pierres de la paroi disjointe.

Pendant ce temps, entortillée seulement dans son châle troué, Juanita alla ouvrir. Quatre gendarmes, l'arme au bras, se tenaient devant la porte.

— Vous m'avez fait peur, Messieurs, dit la jeune femme. Je dormais encore !

— Ouais..., la belle, vous dormiez avec votre

galant, gouailla l'un d'eux, car nous venons de le voir entrer...

— Pour sûr, Messieurs, vous avez fait erreur, car, depuis hier soir, ma porte est fermée au verrou, et nul ne l'a franchie... Je n'ai pas de galant, ajouta-t-elle si tristement que les gendarmes eux-mêmes se sentirent émus. J'avais un mari et un enfant, mais je ne les ai plus !

Il y avait dans ses paroles tant de noblesse et de sincérité que les gendarmes se mirent à douter... Au fond, l'homme qu'ils avaient surpris en train de piller la ferme Gillona et qu'ils pourchassaient depuis trois heures, en essayant de l'abattre à coups de fusil, ils n'étaient pas absolument sûrs de l'avoir vu entrer dans cette cabane isolée... Peut-être l'avait-il seulement contournée?...

— Que faites-vous donc alors, toute seule, dans ce lieu si retiré, et à quoi vous servent ces paillasses étendues ? poursuivit le brigadier en inspectant, d'un air soupçonneux, l'intérieur de la hutte.

— Je les loue souvent à des bergers forcés de passer la nuit dans la montagne où ils mènent leurs troupeaux pendant l'été, et, avec mes deux chèvres, c'est ma seule ressource ! Mais, si vous voulez entrer, Messieurs, vous pouvez chercher partout, et vous verrez que je vous dis vrai...

Les gendarmes pénétrèrent alors dans la misérable chambre, soulevèrent les paillasses, déplacèrent de vieux coffres, jetèrent un coup d'œil dans le faux grenier... Naturellement, ils ne découvrirent rien. Déçus, ils reprirent leur course, contournèrent la maison, toujours guidés par Juanita qui, leur désignant de loin le creux du ravin, leur dit, d'un ton de candide indifférence :

— Peut-être l'homme que vous cherchez est-il caché par là, il y a des trous profonds dans la roche, et je sais que bien des gens du maquis s'y réfugient...

Les gendarmes partis, elle rentra dans la maison, et, s'approchant de la cheminée, elle murmura :

— Tu peux descendre...

Lourdement, Antonio se laissa glisser, et, tout maculé de cendres, tout noir de suie, semblable à quelque démon, il s'accroupit par terre. On sentait qu'il n'en pouvait plus... Juanita lui versa du vin dans un verre et le lui tendit. Il la repoussa, et, la regardant fixement, lui dit d'une voix étrange, comme si les mots sortaient difficilement de sa gorge :

— Pourquoi ne m'as-tu pas livré tout à l'heure? J'ai entendu tout ce que tu disais aux gendarmes..., tu parlais bien! On aurait dit que tu voulais me sauver, pourquoi? S'ils m'avaient pris, tu aurais été libre, pourtant...

Juanita esquissa un geste vague, d'un air infiniment las..., mais n'ouvrit pas la bouche.

— Ah çà!... répondras-tu! gronda Antonio, je veux savoir!...

Elle leva alors sur lui son clair et magique regard, tout baigné d'une lueur quasi divine...

— Je ne peux plus faire de mal, dit-elle simplement, j'ai trop pleuré!

Antonio baissa la tête..., il semblait réfléchir... Au bout d'un moment, comme il respirait de plus en plus péniblement, il déboutonna sa veste de velours; la chemise apparut, toute tachée de sang.

— J'ai mon compte, tu sais, fit-il, et, en chancelant, il alla s'abattre sur la paille.

— Veux-tu que j'aille chercher un médecin? dit Juanita.

— Tu es folle, bougonna-t-il, est-ce que les Borghesi ont jamais eu besoin de médecin pour mourir?... Je savais bien que, du coup que j'ai reçu, on ne revient pas, mais je ne voulais pas que les gendarmes me prennent vivant..., et surtout... je... je voulais avoir ta peau!... A présent, je sens bien que j'ai le feu en moi, le feu qui tue... Demain, ce sera fini... Tiens, ajouta-t-il avec effort, en tirant de sa poche un paquet de billets..., c'est mon butin de cette nuit, il m'aura coûté cher!... Tu le prendras pour payer ton voyage et rentrer chez toi...

File dès que je serai mort pour ne pas avoir d'ennuis... Adieu..., la Juanita!..

.

Ce furent là les dernières paroles d'Antonio Borghesi. Il devait avoir, en effet, de terribles lésions internes, car, aussitôt après, il tomba dans le coma, et il mourut dans la matinée du lendemain sans avoir repris connaissance.

VI

LA VICTOIRE DE L'AMOUR

Daniel Saviniac, dans son bureau de Nice, compulse des dossiers, classe des lettres. Comme il se penche sur la grande table, quel poids semble peser sur ses épaules!...

Un employé frappe, entre, lui remet un télégramme. Saviniac l'ouvre, l'air absent. Il lit :

Veillez vous trouver, demain soir, à Marseille, à l'arrivée du bateau de Corse.

— Pas de signature!... C'est étrange, fit-il. Enfin, il s'agit probablement de quelque corvée du métier : un envoi à recevoir de Corse ou un membre du personnel à accueillir... De Corse! continua-t-il mentalement...

Ah! quelles douloureuses résonances ce nom faisait sourdre en lui... Il était allé en Corse, lui aussi, jadis... Et qu'en avait-il rapporté, grand Dieu!...

Le lendemain soir, calme et mélancolique comme d'habitude, Saviniac, debout sur le quai, attend le débarquement du bateau qui fait le service de la Corse. Il aperçoit, au coin du vieux port, la fenêtre de la petite chambre où, modeste ingénieur, il rêva, un jour, de partir là-bas... Ah ! que de souvenirs l'assaillent ici, dans ce Marseille où il revient vieilli et malheureux !... Mais pourquoi vraiment y revient-il ? Ce rendez-vous est curieux : il n'a reçu aucun détail supplémentaire et ne sait toujours pas l'objet du mystérieux message...

Les passagers descendent. Il ne reconnaît personne et se demande dans quel but on a bien pu le faire venir. Il regarde du côté des marchandises..., est-ce une importante livraison de bois dont il doit signaler l'arrivée?... Mais, rien ; les voyageurs, en groupes compacts, s'écoulent devant lui..., puis voilà le troupeau des pauvres, des émigrants de troisième classe qui viennent chercher fortune en France... De leur masse confuse, une mince silhouette noire se détache, s'approche de Saviniac... Celui-ci croit voir trouble... Quel est ce regard, ce regard unique au monde qui transfigure le triste visage à moitié caché sous le châle?... Saviniac défaillit, il s'appuie, pour ne pas tomber, à de grandes caisses qui se trouvent là... Il veut crier..., il ne peut pas !...

Enfin il balbutie :

— Juanita !... Ah ! Juanita..., d'où viens-tu?...

— De l'enfer, dit-elle à mi-voix.

Puis, serrée violemment dans les bras de Saviniac, elle ajoute seulement :

— Antonio m'avait reprise, et, pour vous sauver, toi et l'enfant, j'ai dû me taire, me taire pendant des mois... J'ai tant souffert ! si tu savais, tant souffert ! mais il est mort, et j'ai pardonné...

Baisant avec piété ses pauvres mains redevenues des mains de paysanne, Daniel pleurait. Il ne put que dire :

— Ah ! chérie, chérie..., tu vois, notre amour a été plus fort que la « vendetta » !...

FIN

Des Romans d'Aventures !

Il n'en est pas d'aussi passionnants que
ceux de la

Collection PRINTEMPS

*spécialement édités pour intéresser toute la jeunesse,
filles et garçons ; ils sont aussi très appréciés par les
grandes personnes.*

Réunissant la collaboration des meilleurs auteurs
et de dessinateurs de talent, ils se présentent sous
la forme de jolis petits volumes de 64 pages, sous
une belle double couverture en couleurs représentant
les scènes les plus palpitantes du roman. Le format
très pratique, de 10^{cm} 1/2 × 16^{cm}, permet d'avoir tou-
jours un volume avec soi et de le glisser facilement
dans un sac ou dans une poche.

La Collection PRINTEMPS

publie un nouveau volume le 2^e et le 4^e Dimanche
de chaque mois.

Ces volumes sont en vente de façon permanente
dans toutes les bibliothèques des gares et chez tous
les bons libraires au prix de :

0 fr. 50 le volume.

(Envoi franco contre 0 fr. 60. Étranger : 1 franc.)

Abonnement d'un an (24 volumes) : France et
colonies : 12 francs. Belgique : 20 francs belges.
Suisse : 6 francs suisses. U. P. : 25 francs. Autres
pays : 30 francs.

Adresser toute la correspondance et les mandats-poste à M. le
Directeur du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, Paris-XIV^e.

*Si vous avez un jardin,
Si vous habitez la campagne,
Si vous rêver d'y finir vos jours,
lisez*

RUSTICA

HEBDOMADAIRE

**Revue universelle illustrée
de la vie à la campagne
— de 32 pages —**

JARDINAGE, ÉLEVAGE, BASSE-COUR,
HORTICULTURE, CHASSE, PÊCHE,
T. S. F., SPORTS, BRICOLAGE, COURS
DES DENRÉES ET CÉRÉALES, GRANDS
MARCHÉS, LA SEMAINE EN IMAGES,
* * * LA SEMAINE AMUSANTE. * * *
NOUVELLES ILLUSTRÉES, ROMAN.

Parait tous les samedis partout

0 fr. 50 (f^{co}, 0 fr. 60)

■ ■ ■

RUSTICA

■ ■ ■

ABONNEMENT D'UN AN :

France et Colonies, 20 fr. ; Belgique, 45 fr. belges ;
Suisse, 8 fr. suisses ; Union postale, 45 fr. ; Autres pays, 65 fr.

Éditions de la Société Anonyme du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

- ALBUM N° 2.** *Alphabets et Monogrammes pour draps, tables, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Grand format.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet.* 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 5.** *Filet et Milan. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 8.** *La Décoration de la maison. Ameublements de tous styles, Plus de 100 modèles d'arrangements.* 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11 bis.** *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Grand format.
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 13.** *Layette. Broderie. Tricot et crochet* 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 3, 7 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

COLLECTION " AURORE "

TOUT EN LAINE (Album n° 1).
TRICOT CROCHET (Album n° 2).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ;
franco : 4 francs.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV).
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 326. * Collection STELLA * 10 octobre 1933

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) :

France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) :

France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, UN RELIEUR MOBILE cartonné
permettant de relier facilement un volume de la
Collection " STELLA "

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

